

# LES BOULEVARDS DU CENTRE



*Comité de coordination*  
Ariane Herman, Cabinet du Ministre-Président  
Pascale Ingelaere, Richard Kerremans,  
Manoëlle Wasseige, Service des Monuments et des Sites

*Réalisation*  
asbl C.I.D.E.P.  
(Centre d'Information, de Documentation  
et d'Etude du Patrimoine)

*Texte*  
Laure Eggericx

*Recherches historiques*  
Serge Combert

*Recherches iconographiques et légendes*  
Stephan Praiscins

*Remerciements*  
Christian Spapens, architecte-urbaniste

ILLUSTRATIONS

h = haut; m = milieu; b = bas; d = droite

Collection C.I.D.E.P. : 2-3, 4 (g), 4 (d), 4-5, 6, 7, 10, 11, 12 (h), 12 (d), 13, 15 (h), 15 (b), 16 (h), 16 (b), 17, 18, 19, 20 (h), 20 (b), 21 (h), 21 (b), 23, 24 (h), 24 (b), 25 (h), 25 (b), 26, 27 (h), 27 (b), 28, 29 (h), 29 (b), 30 (h), 30 (b), 31 (h), 31 (b), 32, 33, 35, 36 (h), 36 (b), 37 (h), 37 (b), 39, 42 (h), 43 (b), 44 (h), 44 (b), 45 (h), 45 (b), 46 (g), 46 (d), 47 (h), 47 (b), 48 (b), 49 (h), 50; Amanda de Selys (dessin) : 14 (h); Collection Ville de Bruxelles : 8, 14 (b); Marcel Van Hulst, Région de Bruxelles-Capitale : 22, 34, 38, 40, 41, 48 (h) et photographies de couverture; Alfred de Ville de Coyet, Service des Monuments et des Sites : 43 (h), 49 (b); Collection Jacques Lemerrier : 42 (b); Service communal de Belgique : 5 (d)

# LES BOULEVARDS DU CENTRE



LES BOULEVARDS HIER ET AUJOURD'HUI.....	2
BRUXELLES-SUR-SENNE.....	6
LE VOÛTEMENT DE LA SENNE ET LA CRÉATION DES BOULEVARDS DU CENTRE	12
Assainir.....	12
Embellir.....	18
LE PATRIMOINE ARCHITECTURAL.....	22
Promenade d'amont en aval.....	22
Parcours thématiques.....	35

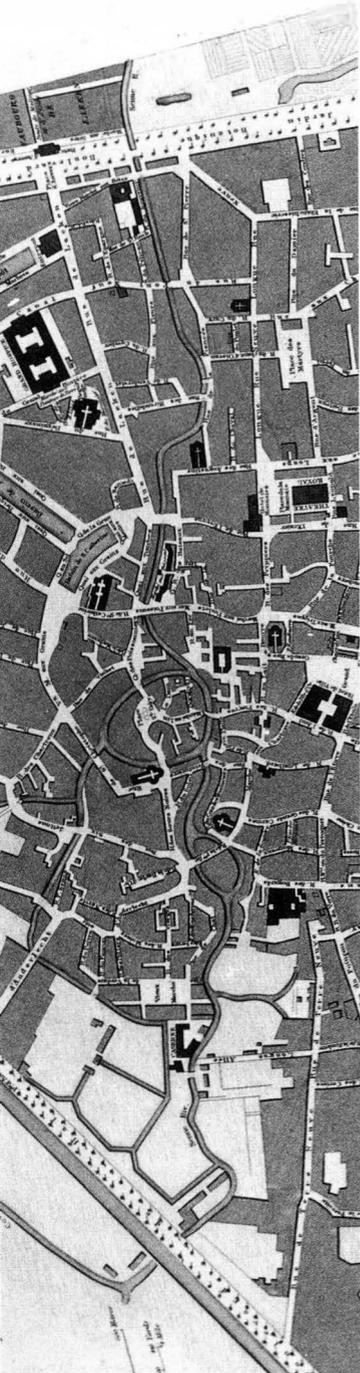
# LES BOULEVARDS HIER ET AUJOURD'HUI

Perspective depuis la place De Brouckère,  
dessinée en 1881 par H. Catenacci,  
d'après une photographie de J. Levy.



## BRUXELLES, AVANT 1867

Petite ville tranquille et provinciale, conservant encore une allure médiévale en plein XIX<sup>e</sup> siècle, Bruxelles va d'un seul coup profondément modifier sa physionomie. La Senne qui traverse encore la cité est devenue insalubre et nauséabonde. Son cours capricieux est synonyme d'égout à ciel ouvert, d'inondations et de calamités. Dès 1867 des travaux de grande envergure sont entamés. La rivière est voûtée et les boulevards du Centre voient le jour. Le tissu urbain est remanié de fond en comble, la Senne ainsi que le cœur historique de la cité disparaissent au nom du progrès, de l'assainissement et de l'embellissement de la ville.



Bordé par la Senne, l'estaminet l'Ours se glorifiait d'être le plus ancien établissement du genre à Bruxelles. L'ensemble qu'il formait avec le moulin Parmentier, ou Ruyschmolen, retint particulièrement l'attention des artistes, dont E. Puttaert, qui immortalisèrent ainsi sa sympathique gloriollette surplombant la rivière.



La nostalgie pas plus que l'histoire n'ont alors droit de cité, même si l'étymologie de Bruxelles situe sa naissance au cœur du marais, précisément sur une île de la Senne.

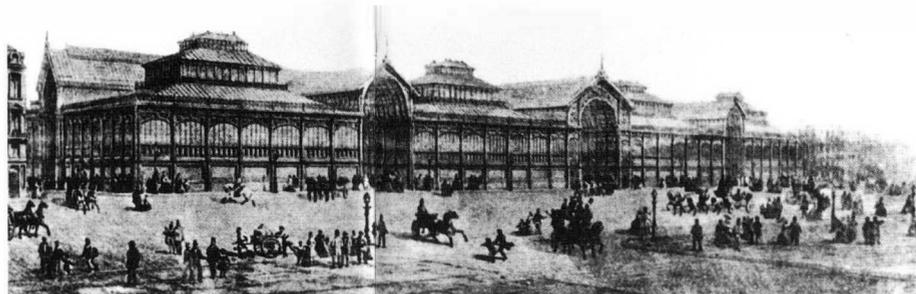
Bruxelles entend affirmer haut et fort sa vocation nouvelle de capitale d'un Etat jeune et ambitieux. Clé de voûte de cette mutation radicale, l'assainissement de la Senne est sans conteste la plus grande entreprise de génie civil réalisée à Bruxelles au XIX<sup>e</sup> siècle. L'opération, d'une ampleur exceptionnelle, est unique en son genre. Si Paris et l'œuvre de Haussmann planent sur la capitale belge, les affinités, quoique incontestables, s'émaillent de particularismes. Bruxelles n'est pas Paris et la Senne n'a que peu de rapports avec le fleuve parisien en dehors de l'homonymie. De plus, la solution du voûtement intégral est rare. Paris, Londres, Bruges et Gand ont préservé leur cours d'eau à l'air libre.

### DE 1871 À NOS JOURS

La trame urbaine héritée du Moyen Age a disparu, le cours sinueux de la Senne est rectifié et enterré. En surface, une percée rectiligne ponctuée de places et d'édifices monumentaux

Le cœur de Bruxelles, d'après le plan dessiné par l'architecte W.B. Clarke et gravé à Londres en 1837.

A l'origine, L. Suys avait prévu d'abriter sous huit pavillons les Halles centrales dont le plan s'inspirait, selon l'architecte lui-même, de celui des Halles centrales de Paris.



traverse la ville de part en part. S'étirant du boulevard du Midi au boulevard d'Anvers, cet axe relie les gares du Midi et du Nord. Vu du ciel, il forme un Y et constitue les boulevards du Centre, appellation qui recouvre en réalité quatre artères. En ligne droite se succèdent les boulevards Lemonnier et Anspach, puis, dessinant une fourche à partir de la place De Brouckère, les boulevards Max et Jacquain (jadis respectivement boulevards du Hainaut, Central, du Nord et de la Senne). Au prestige de ces boulevards, scandés de bâtiments tantôt ostentatoires et monumentaux (la Bourse, les grands hôtels) tantôt neufs dans leur conception ou dans leur fonction (les salles de spectacles, immeubles à appartements et grands magasins), le temps a apporté nuances et bouleversements. Lieu de prédilection d'une population aisée, centre de commerce et de loisirs, pôle de la finance et des affaires, l'axe Nord-Sud a globalement évolué vers un développement accru du secteur tertiaire : la tour Philips, l'immeuble des Assurances Générales, le Centre administratif de la Ville de Bruxelles. Parallèlement, son patrimoine architectural, pourtant riche et reconnu, s'est amenuisé : disparus l'Alhambra, le passage des Postes, le Grand Hôtel ou les Halles centrales ; déplacée et dénaturée la fontaine Anspach ; modifiés les Grands Magasins Anspach et l'Eldorado ; « façadisé » l'hôtel Continental ; mises au goût du jour les devantures commerciales... L'ensemble conserve malgré tout une certaine cohérence et s'affirme encore comme un témoin unique de l'art de bâtir au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque où l'éclectisme était de mise, dans ses variantes multiples.



Le cœur de Bruxelles, d'après le plan Urbis, dressé en 1990 par le Service communal de Belgique.

# BRUXELLES-SUR-SENNE

Voûtée depuis 1871 et finalement détournée par les boulevards extérieurs en 1955, littéralement effacée de l'image de la ville, enfouie au plus profond au propre comme au figuré, la Senne a quitté la cité, définitivement. Et pourtant...

## VOÛTEMENT-DÉTOURNEMENT

Premier acte, à l'époque où Bruxelles, faisant œuvre de salubrité publique, entrait dans l'ère moderne. Capitale d'un jeune royaume, elle entendait renforcer visuellement cette fonction. De bourg à caractère médiéval, elle allait passer à la cité mondiale et moderne, au cœur de laquelle se concentrent les activités commerciales, industrielles et de loisirs. La rivière serait enterrée sous des boulevards censés attirer, par leur caractère prestigieux, de nouveaux habitants et transfigurer de ce fait la ville. Cette option radicale ne fut toutefois adoptée qu'après de vives polémiques. Pour ceux qui n'associaient plus le cours d'eau qu'à un « cloaque pestilentiel », il s'agissait là d'un progrès évident. Pour les autres, ce n'était rien moins qu'un deuil, la première d'une longue succession d'erreurs urbanistiques.

Deuxième acte, dans l'entre-deux-guerres. Le voûtement a mis fin aux inondations dans le Pentagone mais le problème reste entier dans les quartiers situés en amont et en aval, régulièrement inondés. Au souci d'assainissement définitif de ces communes limitrophes se greffent d'autres préoccupations plus ou moins neuves et susceptibles de tirer parti d'un détournement du cours d'eau. Les pertuis libérés pourraient accueillir un métro voire la jonction ferroviaire Nord-Midi ; l'espace rendu disponible au-delà du boulevard d'Anvers permettrait

le prolongement du boulevard Emile Jacqmain vers Laeken. Mais les aléas de l'histoire étaleront ces travaux sur plusieurs décennies : chronologiquement, la fin des années 1920 pour le prolongement du boulevard Jacqmain jusqu'à l'avenue de l'Héliport, 1955 pour le détournement de la Senne, 1958 pour la jonction (indépendante du lit désaffecté de la rivière) et la fin des années 1970 pour le métro.

## HEURS ET MALHEURS D'UNE RIVIÈRE CAPRICIEUSE

Élément perturbateur, rivière versatile, certes, la Senne demeure, envers et contre tout, liée à l'histoire de la ville. Attachée au plus profond de ses origines (l'une de ses trois îles a traditionnellement accueilli le berceau de la cité : le bourg fortifié de Saint-Géry, le *Borgval*), logée au creux de ses entrailles, elle est tout à la fois synonyme de développement et de calamité, de charme pittoresque et de misère. Elle apporte travail et prospérité mais aussi épidémies et inondations périodiques.

Ce temps-là est à présent révolu. La rivière s'en est allée, non sans laisser quelques indices, souvenirs et traces éparses. S'il est possible de l'approcher *de visu* au couvent des Riches Claires, au Musée des Egouts et de part et d'autre de son tunnel à Anderlecht ou à Vilvorde, d'autres signes insinuent sa présence. Les noms de rue l'évoquent littéralement – la rue de la Senne – ou retracent ses méandres, son cours tortueux dans une cité aux rues étroites et sinueuses : le pont Neuf et celui de la Carpe, la Grande Ile (Saint-Géry) et la Petite (actuellement place Fontainas), la Terre-Neuve (conquise à l'Est de la rivière)... Puis ce sont les évocations des métiers, des commerces et autres artisanats liés à l'eau. Les tanneurs et teinturiers sont parmi les grands consommateurs d'eau, cette même eau dont

Un coude de la Senne ouvrait le tronçon central de la rue de la Fiancée qui longeait plus loin l'église des Augustins dont cette photographie, prise en 1867 par Louis Ghémar, nous montre le chevet. L'alignement de gauche ici visible, ainsi que la maison à pignon, ont été conservés à ce jour, bien que considérablement transformés.



Image d'un Bruxelles à jamais révolu, cette magnifique photographie de Ghémar immortalise l'impasse des Meuniers qui séparait la Senne de la façade latérale de l'église Notre-Dame du Bon-Secours, elle-même heureusement épargnée par le plan de Suys.





Bras de la Senne bordant les maisons du Borgval vu, depuis le pont de la rue des Pierres, par Jean-Baptiste Van Moer (1819-1884) qui se vit confier en 1872 la mission officielle de représenter, en quinze tableaux destinés à orner l'Hôtel de Ville de Bruxelles, les paysages urbains disparus suite au voûtement de la rivière.

les brasseurs usaient pour faire leur bière, au grand dam de Baudelaire qui jugeait la boisson aussi dégoûtante que si elle avait été « deux fois bue » ! Davantage de précisions, si nécessaire, émaillent sa haine dans *Pauvre Belgique* : « Le faro est tiré de la grande latrine, la Senne ; c'est une boisson extraite des excréments de la ville soumis à l'appareil diviseur. Aussi, depuis des siècles, la ville boit son urine ». Tandis que Charles Baudelaire maudit la rivière autant que la ville ou que Victor Hugo n'y voit que contrefaçon et comble du simulacre – « par un malencontreux hasard la petite rivière (...) s'appelle pas tout à fait la Seine mais la Senne » –, d'autres, plus indulgents ou plus réalistes, se sont penchés sur son cours pittoresque puis à son chevet, tour à tour romantiques ou accusateurs, documentalistes avertis ou témoins fidèles.

### POINTS DE VUE D'ARTISTES

De tout temps source d'inspiration des artistes de la plume et du pinceau, la Senne a aussi conquis ces nouveaux venus, experts de la plaque sensible. Louis Ghémar et Jean-Théodore Kämpfe, chroniqueurs des travaux de voûtement, se font les témoins des derniers moments de Bruxelles-sur-Senne, avec ses guinguettes, constructions sur pilotis, moulins à eau et ponts de pierre. Charme et misère, regret et désuétude émanent de leurs clichés.

L'image de la rivière au « cours utile et agréable », aux eaux claires et limpides peuplées de poissons ; l'idylle de la « petite Venise du Nord » chantée par George Fricx (*Description de la ville de Bruxelles*, 1743) se ternit irrémédiablement au fil du temps. La Senne s'identifie progressivement à un égout à ciel ouvert que l'industrie et toutes les impuretés de la ville alimentent constamment. Un siècle plus tard, le bas de la ville n'a d'autre allure que celle dépeinte par Camille Lemonnier\*.

Telle est l'image, prise sur le vif, de cette portion de ville misérable et populeuse. Par le réalisme saisissant de la description, par la magie du mot, la vieille ville « trempant aux eaux de la Senne » revit dans ses moindres détails. Aux impressions de la vue s'ajoutent celles de l'ouïe et de l'odorat ; à l'atmosphère ambiante, le détail pittoresque. Chronique de la vie au jour le

jour, elle passe en revue le quotidien, les mœurs et coutumes, l'habitat miteux et le travail éreintant d'une population ouvrière adepte « des kermesses, des jeux populaires et des réunions où l'on chante et boit ».

Ce Bruxelles industriel et ouvrier s'inscrit dans un contexte plus vaste, celui d'une ville à l'heure du triomphe du libéralisme, de l'hygiénisme, de la propriété privée et du commerce. La société de consommation en est à ses premiers balbutiements et le chemin de fer connaît des débuts plus qu'encourageants. L'architecture de fer et de verre et l'éclectisme dominant la scène de l'art de bâtir. C'est l'époque des très riches heures d'une bourgeoisie dynamique et entreprenante qui, aux quatre coins de l'Europe en voie d'industrialisation, partage les mêmes valeurs, comme le souligne Thierry Demey : « Elles postulent l'adaptation des structures urbaines aux exigences de l'économie et des transports, l'importance de l'hygiène pour lutter contre la propagation des épidémies et la dépravation de la classe ouvrière ainsi que la spécialisation des quartiers dans la ville, les uns étant voués au commerce et aux affaires, les autres à la résidence ou à la flânerie ».

\* « Un délabrement de masures vermoulues, fleuries de mousses veloutées, avec des giroflées sauvages dans les crevasses, mettait tout le long de la Senne ses pans de mur déjetés, surchargés de logettes en bois pendant en surplomb sur les eaux terreuses, et hérissés de déversoirs en pierre où dégoulaient les lessives des ménages (...) La rivière serpentait à travers cette agglomération de petites maisons tassées (...) ses bras s'étendaient partout, plongeaient au cœur de cette existence besogneuse, avec des amas de grosses écumes jaunâtres aux barrages, des remous de vapeurs bouillantes le long des usines, des traînements lents de flaques huileuses sur tout son parcours. Elle avait fini par être le dépotoir, non seulement des industries groupées sur ses bords, mais de toutes les maisons riveraines : il n'était pas rare de voir un ventre ballonné de chien flotter, pêle-mêle avec des mises bas et des détritiques ménagers, à la dérive de ses eaux grasses et lourdes. En automne, des brouillards montaient de ses vases,

assombrissant l'air de crêpes opaques à travers lesquels les réverbères, le soir, avaient l'air d'yeux rouges larmoyants ; et ses pestilences saturaient l'atmosphère d'une odeur particulière, où se fondaient les relents de caoutchouc, de cambouis et de vieille suie mouillée (...) La bonasse rivière avait pourtant ses moments d'humeur ; au temps des crues, elle pénétrait dans les sous-sols, montait l'escalier des caves, souvent même envahissait les rez-de-chaussée. Il ne fallait qu'une nuit pour opérer la transformation des bas quartiers en un vaste lac, duquel émergeaient piteusement des tronçons de maisons (...) Naturellement ces envahissements de l'eau occasionnaient des désastres : des bicoques mal assurées s'écroulaient ; le travail s'interrompait dans les fabriques et les moulins, les ménages obligés de chômer, manquaient d'argent et de pain ; des complications de misère et de maladie s'ajoutaient à la perte des meubles et des ustensiles ». (Camille Lemonnier, *La Belgique*, Paris, 1888, pp. 32-38)



**JULES ANSPACH**  
(Bruxelles, 1829-1879).  
Avocat libéral, il est bourgmestre de Bruxelles de 1863 à sa mort. De son mayoral, l'histoire a surtout retenu l'exécution d'un ensemble de grands travaux publics qui feront de la ville une métropole moderne : voûtement de la Senne et création des boulevards du Centre, rénovation du quartier Notre-Dame-aux-Neiges, érection du Palais de Justice... « Ansmann », comme l'appelaient les revues théâtrales en raison de ses affinités avec le préfet de la Seine, a en outre œuvré pour l'extension du réseau primaire officiel de la ville.

## 1860 : ÉTAT DES LIEUX

En 1863, Jules Anspach est nommé bourgmestre de la Ville de Bruxelles. A l'époque, la cité présente encore une trame urbaine dense et serrée, en grande partie héritée du Moyen Age. L'axe est-ouest domine les courants de circulation à travers la ville et les communications dans le sens nord-sud sont insuffisantes. La Senne traverse toujours la ville du sud au nord, décrivant de nombreux méandres au gré de ses multiples bras. Elle défraie en outre la chronique – et ce depuis des siècles – en raison de ses crues périodiques et dévastatrices. La situation ne fait qu'empirer durant le XIX<sup>e</sup> siècle car aux inondations s'ajoute désormais la pollution. La rivière ne sera plus alors que la poubelle de la cité. « C'est un égout embourbé, encombré de matières organiques, de débris d'animaux informes, des résidus des fabriques, (...) toutes sans nom mais non pas sans odeur », clame un conseiller provincial.

Les conditions se sont dégradées sous l'effet conjugué du développement industriel et de l'essor démographique. Les régions pauvres du pays déversent leur flot d'émigrés dans la capitale. Ceux-ci s'entassent dans les quartiers du bas de la ville, à proximité des usines où foisonne également le petit commerce de détail. Cette portion de ville voit se multiplier impasses sordides, carrés surpeuplés, constructions dont les « soubassements croupissent dans les eaux corrompues », maisons « infectes, nauséabondes, où la misère, les infirmités, les maladies ont établi leur domicile ». Continuellement en contact avec cette eau sale qui charrie déchets industriels et ordures ménagères et exposée sans répit aux épidémies, cette population prolétaire paie en outre un lourd tribut aux inondations tandis que la frange aisée de la population se réfugie sur les hauteurs. La Senne a toujours marqué un clivage social entre le haut et le bas de la ville et cette démarcation ne fait que s'accroître. Le centre perd ses bourgeois conquis par les nouveaux quartiers construits en périphérie. Face aux épidémies, la classe aisée s'affole, se met en quarantaine et va jusqu'à répudier son petit personnel par crainte obsessionnelle de la contagion. A l'époque, les connaissances médicales sont encore très approximatives : avant les découvertes de Pasteur,

ce sont les miasmes – émanations – qui expliquent la plupart des maladies.

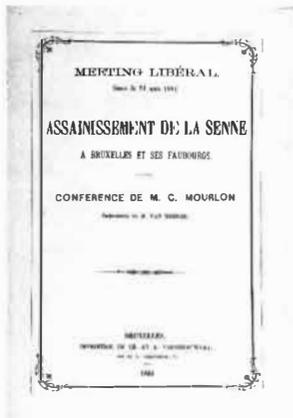
## LE TANDEM ANSPACH - LÉOPOLD II

A la tête de cette ville-capitale, le libéral Anspach et, aux commandes du royaume, Léopold II, deux personnalités fortes, s'affirment les défenseurs d'un urbanisme de prestige et les promoteurs de travaux de grande envergure. En 1855, le futur roi, impressionné par les premières réalisations de Haussmann, clame sa volonté de voir sa capitale suivre le mouvement : « Partout autour de nous les capitales et les villes font des progrès étonnants, notre pays ne peut pas se laisser distancer par ses voisins – la Belgique située au centre de l'Europe doit faire honneur à sa fonction. » Dix ans plus tard, s'adressant au jeune bourgmestre, il poursuit : « J'espère qu'avant l'entrée de mon successeur à Bruxelles, celle-ci aura reçu les embellissements qui sont dus à une capitale et notamment qu'elle réussira avec l'appui du gouvernement à se débarrasser de ce cloaque qu'on appelle la Senne. » Entre Léopold II et Jules Anspach règne une convergence d'idées. Du premier la postérité retiendra l'image d'un roi bâtisseur, du second, celle du « transformateur de Bruxelles ». Sous leur autorité respective seront entamés de nombreux travaux dont le plus impressionnant est le voûtement de la Senne. L'opération menée officiellement dans un but d'assainissement et d'embellissement, tente aussi de renflouer les finances communales en stimulant le commerce dans le centre et en évitant l'exode de la classe possédante vers des quartiers plus aérés.

Parmi les innombrables caricatures que publia la presse non stipendiée, celle-ci exprime sans férocité excessive la fougue avec laquelle Anspach défendait « son » projet d'assainissement de la Senne.



# LE VOÛTEMENT DE LA SENNE ET LA CRÉATION DES BOULEVARDS DU CENTRE



L'implication des partis politiques était inévitable dans les controverses qui entourèrent l'assainissement de la Senne et fit le bonheur de quelques imprimeurs. La conférence que donna C. Mourlon au meeting libéral de 1864 vint ainsi enrichir le très important florilège des documents d'époque livrés, sous forme de brochure, à la postérité.

## ASSAINIR

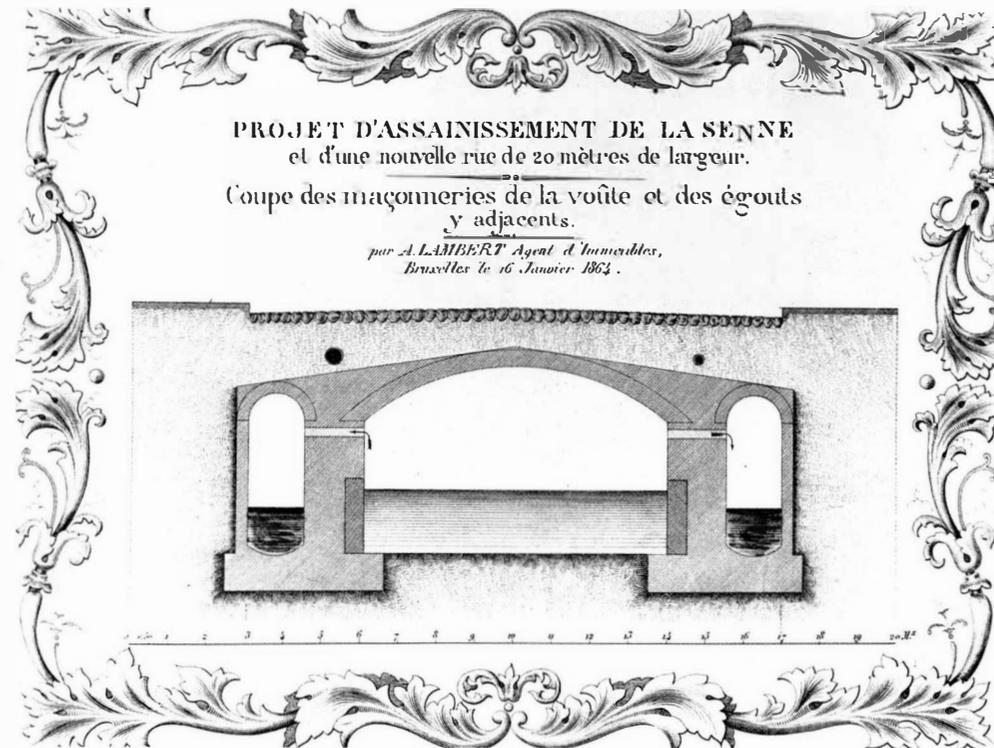
### Le dilemme voûtement - épuration

L'insalubrité et les inondations – et non l'épidémie de choléra de 1866 comme le prétend la légende – ont poussé les autorités communales à prendre des mesures en vue de l'assainissement du bas de la ville. Mais si la nécessité d'intervenir et de mettre fin à cette situation endémique est partagée de tous, la manière d'y remédier diverge. Des multiples tergiversations se dégagent grosso modo deux écoles, l'une plaidant pour le voûtement et la transformation définitive de la rivière en égout; l'autre, moins radicale, s'appliquant à l'épuration du cours d'eau laissé à ciel ouvert. Bien que les commissions techniques (la Commission des trois Pouvoirs puis celle des Ingénieurs en Chef) se soient montrées hostiles à la solution « dangereuse, inefficace et dispendieuse » du voûtement, c'est finalement celle-ci qui l'emportera. Cette option permet de concilier assainissement et promotion immobilière. La rivière voûtée servira d'assise à une artère prestigieuse assurant la jonction entre les gares du Midi et du Nord et susceptible, par ailleurs, d'attirer des couches de population plus aisées dans le centre.

### Le plan de Léon Suys

La question de l'assainissement de la Senne engendra des projets à foison. Parmi ceux-ci, certains étaient farfelus au point d'imaginer la Senne élargie passer à travers le canal

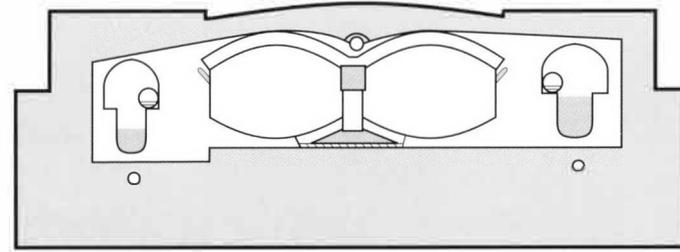
Dès sa mise en service, l'égout collecteur fut accessible aux amateurs de promenades insolites. Il reste aujourd'hui possible de visiter, sans qu'il soit toutefois nécessaire de se munir de torches, le nouveau collecteur qui passe désormais sous la porte d'Anderlecht dont l'un des anciens pavillons d'octroi est occupé par le Musée des Egoûts de la Ville de Bruxelles.



de Willebroeck coupé en deux ! D'autres, plus séduisants et surtout plus réalistes, étaient carrément précurseurs. Celui de P. Keller en l'occurrence, couplait voûtement et jonction ferroviaire souterraine, réglant d'un seul coup une question qui bouleverserait toute la cohésion de la ville par la suite. D'une conception semblable – la jonction de chemin de fer en moins – le projet retenu et adopté par le conseil communal en octobre 1865 est l'œuvre de Léon Suys. Il prévoit de supprimer les bras secondaires de la Senne et de rectifier le bras principal afin de le voûter sur son parcours entre la nouvelle gare du Midi et le boulevard d'Anvers. Le voûtement est composé de deux pertuis centraux flanqués de deux grands collecteurs d'égouts.

Les différentes propositions du promoteur A. Lambert se caractérisent souvent par le soin apporté à leur présentation, comme en témoigne l'encadrement de cette gravure (en couleur) illustrant une brochure relativement technique proposant une solution assez proche, dans son principe, du projet retenu.

Coupe type schématique du voûtement de la Senne

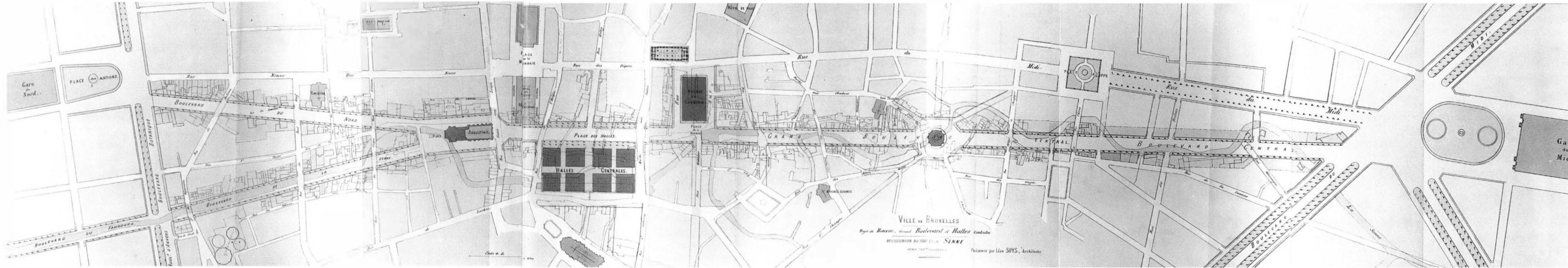
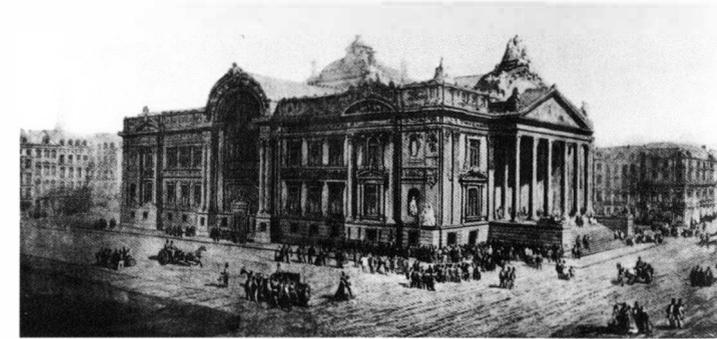


LÉON-PIERRE SUYS  
(Amsterdam, 1923 - Ixelles, 1887)  
Fils et élève de Tilman-François Suys (plan du quartier Léopold, église Saint-Joseph), il hérite de son père un langage teinté de classicisme et un vif intérêt pour les problèmes d'urbanisme. Outre le voûtement de la Senne et le tracé des boulevards centraux, il est notamment l'auteur de la Bourse de commerce, des Halles centrales, de l'écluse du Midi et de nombreux projets de transformation du centre de Bruxelles (non réalisés).

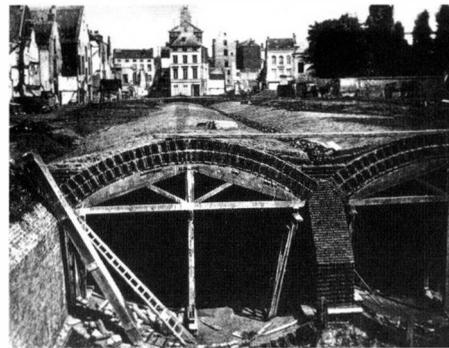


Le revers de la médaille frappée à l'occasion de l'inauguration des arches de la Senne présente deux réalisations majeures de l'architecte Léon Suys : la Bourse, opposée aux quais qui bordaient la rivière, et le voûtement proprement dit.

Différents sites, en ce compris celui de la Maison du Roi, Grand-Place, furent proposés au début des années 1860 pour l'implantation d'une nouvelle Bourse à Bruxelles. En 1864, Anspach coupa court aux débats en indiquant avoir retenu l'idée, défendue par Léon Suys, de la construire sur l'ancien marché des Récollets. A noter que dès sa présentation, l'architecte attache autant d'importance au traitement des façades latérales qu'à la façade principale, souvent seule retenue dans l'imaginaire collectif au XX<sup>e</sup> siècle.



La « solution du problème hygiénique et monumental posé par la rectification du cours de la Senne » préconisée par Léon Suys fut réalisée dans ses grandes lignes, à trois exceptions majeures près : l'érection d'une fontaine commémorative sur l'actuelle place Fontainas, la reconstruction de l'église Saint-Nicolas et, bien-sûr, le maintien de l'église des Augustins.



Evoquant l'état des travaux à hauteur du Marché aux Poulets vers la rue de l'Évêque qui conservait encore les maisons de son tronçon central, cette photographie, prise en août 1870, montre également la disposition définitive du voûtement de la Senne.

Construit bien avant que ne soit prise la décision de démolir l'église des Augustins, le volume du Café Continental fut conçu dès 1873 pour clore la perspective du nouveau boulevard central. Ce dessin de l'architecte Carpentier représente l'immeuble tel qu'il fut édifié, coiffé d'une imposante toiture elle-même surmontée d'un groupe du au ciseau de Louis Samain et symbolisant le Festin. La toiture fut considérablement simplifiée après le terrible incendie qui ravagea l'immeuble en 1901.

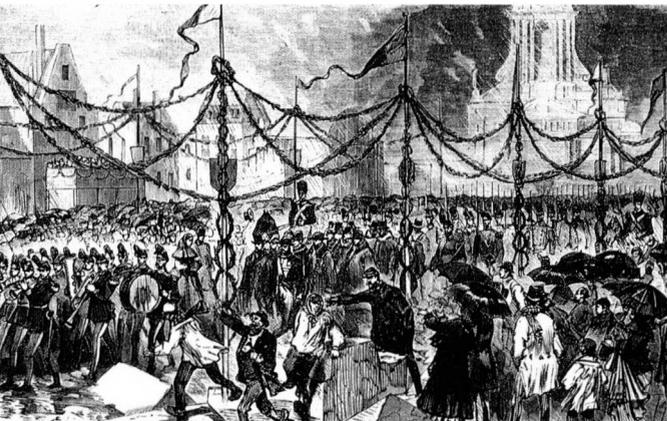


Plus que toute élévation ou croquis, cette photographie prise au tournant du siècle exprime d'autant mieux l'emprise des Halles centrales dans le tissu urbain de la capitale qu'elle n'en représente que la moitié !



**Mise en scène**

En surface, ce qui aurait pu n'être qu'une simple percée d'intérêt technique et urbanistique devient une composition monumentale, une véritable mise en scène dont le point d'orgue se situe au temple des Augustins (actuelle place De Brouckère) là où la ligne droite se divise en deux branches. Cette disposition scénographique est ponctuée de majestueux jalons – fontaine monumentale, Bourse de commerce, Halles centrales, etc. – censés attirer l'œil autant que la bourgeoisie d'affaires. Il suffira de quatre années pour voir se clôturer une partie des travaux et ce malgré des péripéties en cascade : soucis financiers,



- CALENDRIER DES TRAVAUX**
- Octobre 1865 : adoption du projet de Suys par le conseil communal.
  - Juin 1866 : contrat définitif entre le collège et la *Belgian Public Works Company Ltd* (Compagnie anglaise).
  - Février 1867 : début des travaux à l'extérieur de la ville.
  - Septembre 1868 : début des travaux dans le Pentagone.
  - Février 1871 : la Compagnie anglaise démissionne, la ville poursuit les travaux en régie.
  - 30 novembre 1871 : inauguration du voûtement et des nouveaux boulevards.

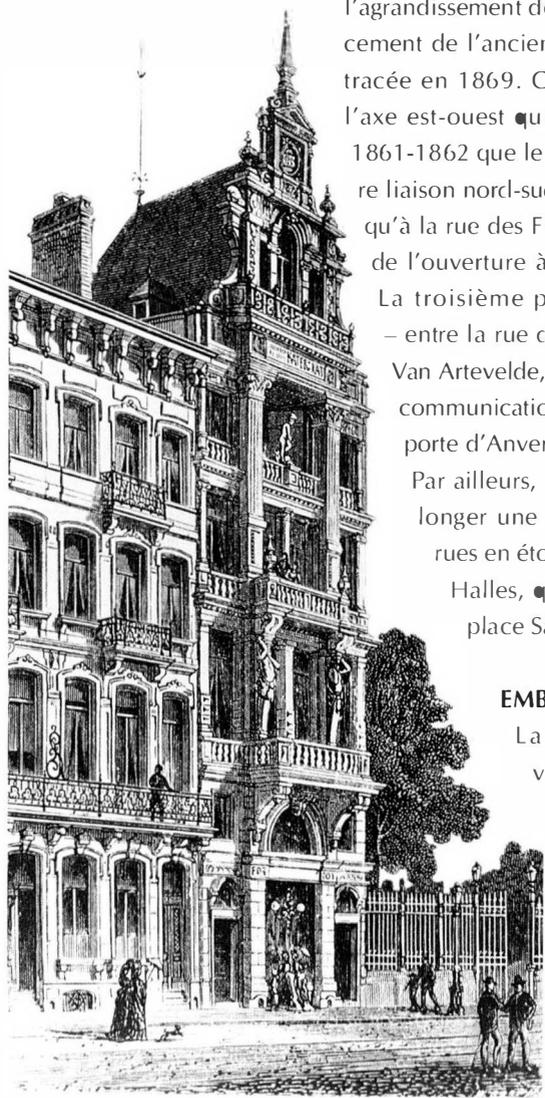
Ni la pluie ni la neige ne compromirent les festivités d'inauguration du nouveau boulevard et c'est en pataugeant dans une épaisse boue que la foule compacte et la garde civique, qui formait la haie, purent entendre, le 30 novembre 1871, « les eaux s'engouffrant en bouillonnant dans leur nouveau lit ».

faillite de la *Belgian Public Works Company Limited* à qui la ville avait confié les travaux, climat de suspicion, retards dans les expropriations, pots de vin, transactions douteuses, détournements de fonds et autres scandales abondamment illustrés par la caricature et relayés par la presse de l'époque. Les travaux qui ont entraîné la disparition de 1100 maisons, ateliers, entrepôts et de plusieurs dizaines de ruelles et impasses, sont inaugurés le 30 novembre 1871. Le voûtement de la Senne et les nouveaux boulevards sont alors en grande partie terminés mais il faudra encore attendre plusieurs années pour que l'ensemble des travaux prévus soient achevés et notamment le second pan de l'opération : l'embellissement.

**Liaison nord - sud**

Totalisant en réalité quatre boulevards (Lemonnier, Anspach, Max et Jacquain), les boulevards du Centre adoptent un tracé en Y et traversent le Pentagone selon l'axe nord-sud. Cette vaste percée à la Haussmann relie ainsi la gare du Nord à la nouvelle gare du Midi, inaugurée en 1871 sur le territoire de Saint-Gilles. La démolition de l'ancienne station des Bogards permit l'agrandissement de la place Rouppe et la création, à l'emplacement de l'ancienne voie ferrée, de l'avenue de Stalingrad, tracée en 1869. Ce faisant, la ville détrône définitivement l'axe est-ouest qui fut longtemps privilégié. Ce n'est qu'en 1861-1862 que le bas de la ville avait été doté d'une première liaison nord-sud, lorsque la rue du Midi fut prolongée jusqu'à la rue des Fripiers. La deuxième étape est franchie lors de l'ouverture à la circulation des boulevards du Centre. La troisième prend place en 1874, lorsque fut créée – entre la rue d'Anderlecht et les Halles centrales – la rue Van Artevelde, chaînon manquant à l'établissement d'une communication directe entre la porte d'Anderlecht et la porte d'Anvers.

Par ailleurs, le voûtement de la Senne a permis de prolonger une série de voies transversales, de tracer les rues en étoile devant la Bourse (ca. 1877) et la rue des Halles, qui seront mises en communication avec la place Sainte-Catherine après 1883.



**EMBELLIR**

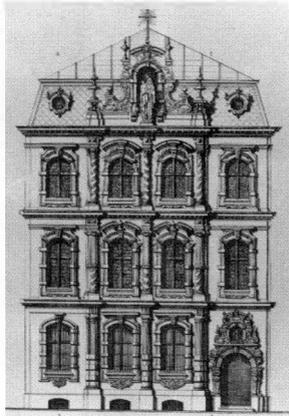
La percée réalisée, les boulevards aménagés, vient le temps de la reconstruction des abords, de la rentabilisation et de l'esthétique, autant d'opérations menées au détriment de la population ouvrière, expropriée et contrainte de s'exiler dans les quartiers limitrophes. L'assainissement est l'occasion de débarrasser la ville de ses taudis et de substituer à un quartier ouvrier malsain et étiqué, un quartier d'affaires, prestigieux et aéré.

Afin de stimuler la construction et d'accélérer l'essor de ces nouveaux boulevards, la ville prend trois mesures : des facilités de paiement sont offertes aux candidats acheteurs, des baux de superficie sont octroyés aux promoteurs et deux concours d'architecture sont organisés pour les périodes 1872-1876 et 1876-1878.

« Il faudrait, pour que notre œuvre fut complète, que, par l'intérêt architectural qu'elles offriraient, ces constructions fussent dignes de la voie que nous avons ouverte au cœur de notre vieille cité. Il faudrait qu'à l'utile se joignît le beau ». Ce souhait, émis lors du conseil communal de la Ville de Bruxelles en 1872, allait se concrétiser rapidement, au-delà de toutes les espérances. Suite aux concours, les boulevards s'étoffent de constructions rivalisant d'opulence et de richesse. Aucune unité de style n'est recherchée ni d'ailleurs imposée (la seule contrainte fixe la hauteur minimale des bâtisses à 15 mètres). La composition, éclectique, s'affirme comme une synthèse de tous les styles et de toutes les influences. Véritable anthologie de l'art de bâtir à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à la gloire du commerce, de l'argent et de la propriété, ce mélange



L'achèvement du nouvel Hôtel des Postes allait remettre à l'ordre du jour la question de l'avenir de l'église des Augustins, précisément occupée par l'administration postale. S'opposant au remplacement du vénérable édifice par « un square banal avec kiosques et fontaines », mais non à sa démolition, ce projet d'embellissement, dessiné par H. Cassiers et proposant un beffroi avec carillon, fut publié dès 1888.

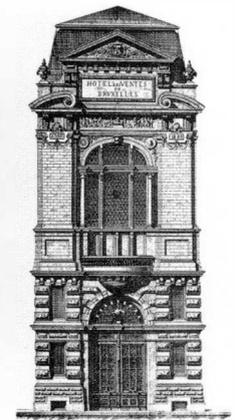


La nouvelle sacristie de l'église Notre-Dame du Finistère fut édifée en 1874 sur les plans de l'architecte Constant Almain de Hase. Bordant le boulevard Adolphe Max (n°55), ce bel immeuble néo-baroque, style rarement utilisé à Bruxelles, fut malencontreusement transformé en 1939.

ostentatoire et chatoyant privilégie toutefois un certain particularisme national. Les styles « néo » sont mis à l'honneur : néo-classique, néogothique, néorenaissance flamande, néo-baroque... L'accent est mis sur l'image et l'impact visuel dans un étalage de richesse et une profusion d'éléments décoratifs : exubérance des reliefs et des sculptures, variété des formes et des matières. La veine importée – le style Second Empire – est exploitée par Jean-Baptiste Mosnier. Selon la formule des baux de superficie, l'entrepreneur français réalise, en association avec les architectes J. Olive et E. L'Homme, une soixantaine d'immeubles de rapport de type haussmannien ainsi que le Grand Hôtel (aujourd'hui démoli) avant de tomber en faillite en 1878. Un an plus tard, la Ville conclut le même genre de transaction avec la société Billen et consorts qui construit grâce aux architectes H. Rieck et J. Naert des habitations bourgeoises ainsi que l'hôtel Terrasse (démoli).

L'ensemble des boulevards exploite la monumentalité, la symétrie et la perspective. Mais la rigueur stricte et absolue est détournée pour laisser libre cours à la fantaisie, à l'expression d'œuvres individuelles et indépendantes. Aux immeubles de rapport et de commerce s'ajoutent les édifices publics déjà prévus dans le plan de Suys – la Bourse, les Halles centrales – auxquels se joignent le palais du Midi, l'hôtel des Postes, le passage du Nord... Quantité de bâtisses somptueuses réalisées

au détriment des habitations ouvrières qui, fait rare à l'époque, étaient pourtant prévues à titre compensatoire. Aux critiques émises face à autant de luxe, à une approche élitiste, Anspach rétorque en 1875 : « Je maintiens qu'il est important pour la Ville de Bruxelles que le boulevard central et ses annexes aient un caractère monumental dans toute leur étendue, mais les particuliers qui ne voudront pas se donner le luxe d'une maison monumentale iront dans les rues avoisinantes, qui sont plus modestes et où on leur demandera des loyers moins considérables ». A défaut de nuance, les choses sont claires. Les expropriations ont chassé définitivement la population ouvrière du quartier. Réticente à aller s'installer au-delà du canal, dans les faubourgs d'Anderlecht ou de Molenbeek, elle est allée gonfler d'autres quartiers tout aussi désavantagés que surpeuplés (l'impasse Peeters rue Haute, la cité ouvrière de la rue du Vautour, l'« immense réservoir à misère » du quartier des Minimes...). Car si le logement ouvrier était effectivement prévu dès le contrat passé avec la Compagnie anglaise, il était d'une façon tellement vague et floue qu'en fin de compte il fut tout simplement oublié, à l'exception de... 20 maisons construites à Saint-Gilles par la Société anonyme des Habitations ouvrières ! Ces déficiences seront comblées pour partie par le secteur privé, par souci de bienfaisance parfois, mais davantage encore, par intérêt pécunier et spéculatif.



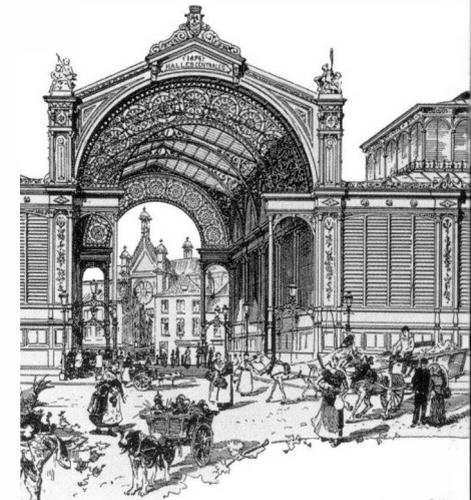
La composition de l'architecte A. Dumont pour l'Hôtel de ventes des objets saisis, édifé en 1880, suscita l'admiration de ses confrères, ce qui n'empêcha pas la rapide faillite de l'établissement. L'architecte avait intégré une porte dessinée par A. Mennessier pour donner accès à la section belge de l'Exposition de Paris. Juste retour des choses, plusieurs éléments de sa façade furent maintenus par P. Hamesse lorsqu'il conçut la façade du cinéma Pathé qui sera élevé sur le site de cet hôtel de ventes (gravure ancienne).

L'Hôtel des Postes situé place de la Monnaie



La Bourse de Commerce et des Fonds publics, dessinée en 1881 par A. Deroy, d'après une photographie de J. Levy.

Portique médian des Halles centrales, dessiné par L. Titz à partir de la rue Grétry, prolongée pour rejoindre ce magnifique exemple d'architecture métallique, construit sur les plans de L. Suys et E. Legraive.

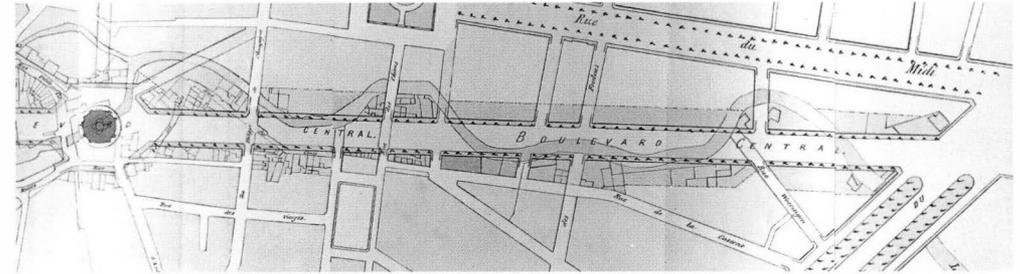


# LE PATRIMOINE ARCHITECTURAL

## PROMENADE D'AMONT EN AVAL

Suivant l'ancien cours de la Senne, le parcours traverse la ville de part en part, du sud au nord. Marquant quelques arrêts, la balade s'amorce là où jadis siégeait l'administration du voûtement de la Senne, bâtiment plus connu sous sa fonction de régulation de la rivière enterrée : l'écluse du Midi. Quittant les boulevards de ceinture pour parcourir l'axe Lemonnier-Anspach-De Brouckère-Max et Jacomain, la promenade repart de plus belle, basée sur des regroupements thématiques cette fois : les spectacles, les cafés et hôtels, les immeubles de rapport et commerces.

**ÉCLUSE DU MIDI**  
77 bd Poincaré, L. Suys, 1871  
Construite lors des travaux de voûtement à l'entrée de la ville, la nouvelle écluse adopte le style néoclassique. Elle est équipée d'une technologie de pointe pour l'époque (cylindres hydrauliques). Condamnée à l'inactivité suite au détournement de la Senne, elle est à présent restaurée et abrite une taverne.

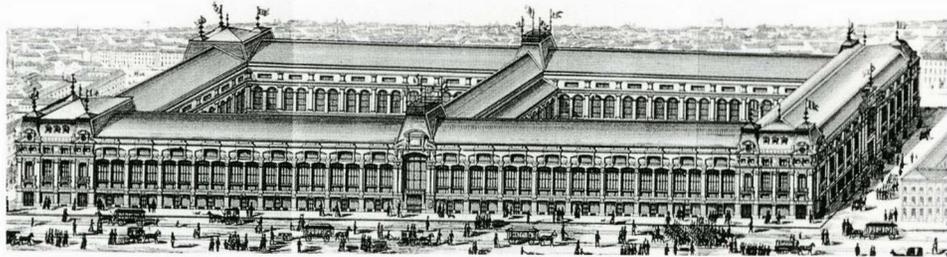


## Le boulevard Lemonnier

Jadis boulevard du Hainaut, ce tronçon des boulevards du Centre s'étire du boulevard du Midi à la place Fontainas. Interrompue à mi-chemin par la place Anneessens, cette artère se caractérise par une succession homogène d'élévations modestes pour la plupart, d'habitations bourgeoises avec une prédilection pour le néoclassicisme, d'immeubles de rapport et de commerce, dont plusieurs sont dus aux promoteurs Billen et consorts. De cette enfilade relativement bien préservée se dégagent quelques constructions remarquables – le palais du Midi, l'École modèle, l'école communale n°13, l'ancien Panorama. D'autres bâtiments exceptionnels suscitent l'étonnement ou l'admiration : une maison de maître Art Nouveau signée Blérot (n°216), un café dessiné par Blomme (n°218), un immeuble primé lors du concours de façades (n°17-19) et une foule de détails, un portail et un décor abondant (n°105-109), une devanture, une enseigne... puis, dans la foulée de l'aménagement du métro, une œuvre de Pierre Alechinsky (*Sept écritures*, station Anneessens, 1976).

La place Anneessens occupe l'emplacement du Vieux Marché, haut lieu du commerce bruxellois des vêtements et objets d'occasion de 1639 à 1873. Ornée depuis 1889 d'une statue due au ciseau de Thomas Vinçotte, cette place avait perdu son quatrième côté lors du percement du boulevard.



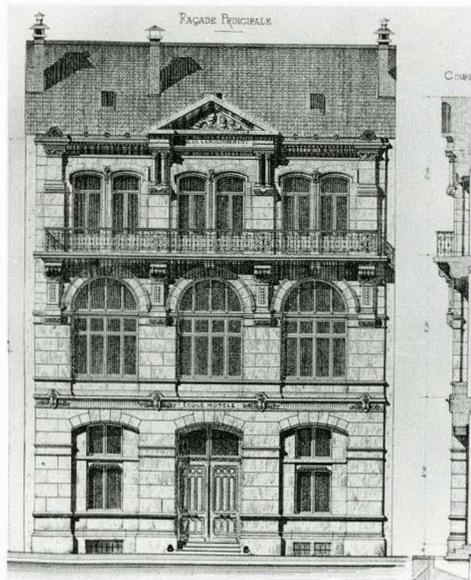


### LE PALAIS DU MIDI

(132-172 bd Lemonnier, arch. W. Janssens, 1875-1880)

Ancien marché couvert et imposant complexe monumental de style éclectique, ce marché-bazar a été édifié par la Compagnie générale des Marchés afin de favoriser l'animation dans cette portion moins prestigieuse des boulevards centraux. Taxée de « désastreuse entreprise », cette construction monumentale de pierre bleue et blanche au décor foisonnant, est formée de quatre corps de bâtiments

entourant deux cours séparées par une galerie vitrée. Ces quelque 10.000 m<sup>2</sup> seront successivement affectés à des expositions, à l'École industrielle, à la Bibliothèque technologique, aux services administratifs de la Ville, aux bâtiments scolaires, centre sportif... pour enfin retrouver, suite à la dernière campagne de rénovation, un certain ancrage commercial au rez combiné à l'affectation essentiellement sportive de l'ensemble.



### ÉCOLE MODÈLE

aujourd'hui, école normale Charles Buls  
(110 bd Lemonnier, arch. E. Hendrickx, 1875)

Primée lors du concours des façades en 1872-76, cette école est aussi un jalon important dans l'histoire de l'enseignement. Les méthodes pédagogiques appliquées (le « développement harmonique de toutes les facultés de l'enfant »), l'organisation spatiale (rationnelle, autour d'un préau central) et le style (néorenaissance) concrétisaient l'idéal d'enseignement primaire laïc prôné par la Ligue de l'Enseignement. Cet établissement sera le modèle de toute une série d'écoles érigées par la suite. Celles-ci se distinguent des anciens bâtiments scolaires par une série d'aménagements : un préau pour abriter les élèves durant la mauvaise saison, une cour de récréation, une salle de gymnastique, des classes fonctionnelles, parfaitement aérées et éclairées.



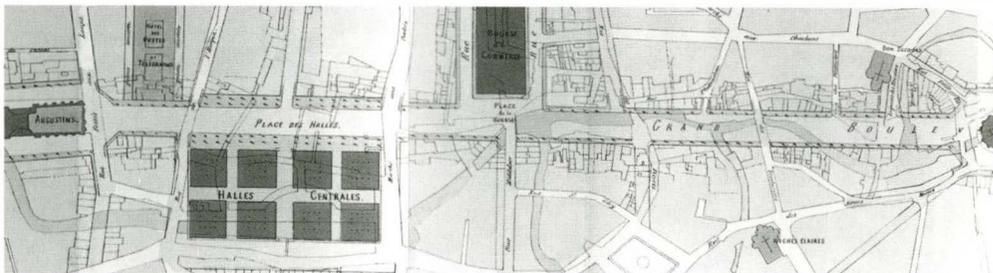
ANCIENNE ROTONDE  
DES PANORAMAS CASTELLANI  
(8-14 bd Lemonnier, arch. H. Rieck, 1880,  
aujourd'hui transformée en parking)

Elevée par la S.A. du Panoramational en 1879 pour y accueillir les œuvres du peintre Castellani, la rotonde se dresse derrière l'imposante façade d'un immeuble signé H. Rieck en 1880. A l'époque, les panoramas n'en étaient plus à leurs balbutiements, les techniques avaient été éprouvées et tout concourait à créer l'illusion la plus parfaite. Témoin unique de ce spectacle pictural conjuguant art et industrie, la rotonde, malgré ses fortunes diverses et ses affectations multiples, conserve en grande partie sa structure d'origine : mur de briques à seize pans, structures métalliques de la toiture éclairée par un lanterneau, rail de suspension de la toile.

ÉCOLE COMMUNALE N° 13  
aujourd'hui, institut d'enseignement supérieur  
L. Cooremans  
(11 place Anneessens, arch. E. Janlet, 1878)

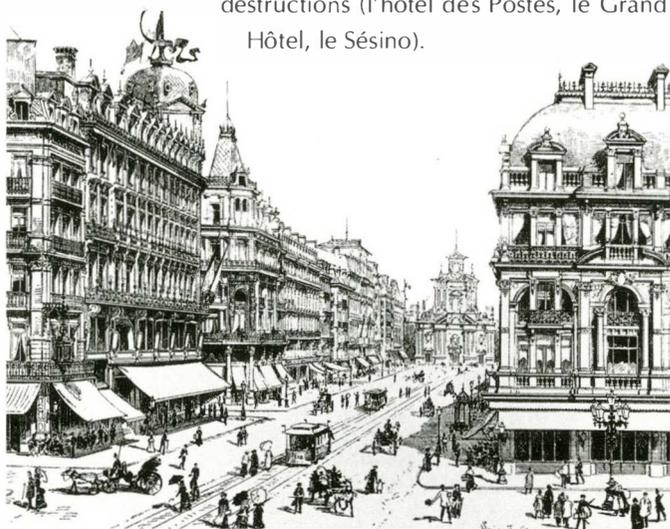
Cette école présente un plan qui s'inspire très clairement de celui de l'École modèle bien que ses façades soient d'un style tout différent, à dominante Renaissance flamande. L'architecte Emile Janlet s'était fait connaître lors du concours des boulevards à l'occasion duquel il avait obtenu les deuxième et troisième places pour des maisons de commerce, place De Brouckère (nos 37-39A) et boulevard Anspach (n°78), toutes deux d'inspiration classique française.





### Le boulevard Anspach

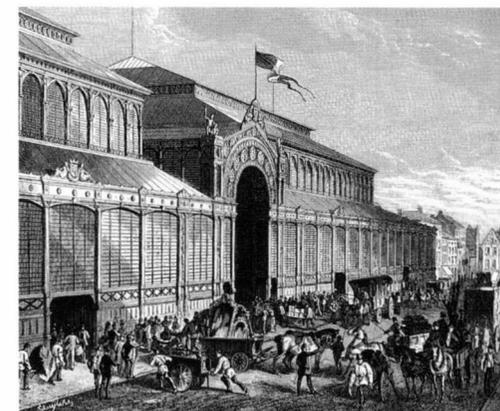
Central par sa première appellation autant que par sa situation, il relie les places Fontainas et De Brouckère. Des monuments parmi les plus importants s'y concentrent : la Bourse, des commerces et jadis des marchés et grands magasins (Grand Bazar Anspach, les Grands Magasins de la Bourse, les Grands Magasins d'Alimentation Victor Wygaerts). Les grands immeubles dont plusieurs portent la griffe du promoteur français Mosnier voisinent avec les hôtels (le Grand Hôtel, l'hôtel Central), les cafés et autres salles de spectacle (le cinéma Pathé Palace, le théâtre de la Bourse, l'Ancienne Belgique). Véritable caléidoscope de l'éclectisme, le tronçon principal du nouvel axe nord-sud, a eu ses heures de gloire (pas moins de six projets primés lors du concours de 1872-1876) et, plus récemment, ses rêves d'Outre-Atlantique avec ses tours et ses destructions (l'hôtel des Postes, le Grand Hôtel, le Sésino).



Dessinateur habile, L. Titz croqua le boulevard Anspach sous toutes ses facettes lorsque le temple des Augustins en clôturait encore la perspective.

### LES HALLES CENTRALES (arch. L.-P. Suys et E. Le Graive, 1872-1874)

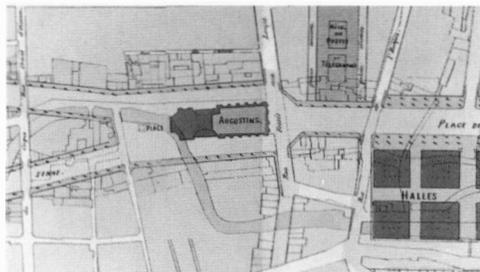
Intégrées dans le plan d'ensemble de Suys, les Halles répondaient à un réel besoin de redéploiement des marchés de la capitale. L'accroissement de la population, d'une part, l'état de vétusté et d'insalubrité des marchés existants de l'autre, sans compter leur démolition prochaine, encouragèrent la création d'un centre d'approvisionnement à l'image (toutes proportions gardées) de ce qui existait à Paris. Centre de la vente à la criée des produits frais (viandes, poissons et légumes), il fut partiellement reconverti en palais d'été, lieu légendaire autant que féérique et tout entier dévolu aux plaisirs : patinoire l'hiver et music-hall l'été, jardin vitré, projections cinématographiques, concerts, théâtre... Cathédrale de métal et de verre, témoin remarquable de l'architecture métallique, née de l'expansion industrielle et très en vogue pour la construction d'édifices publics à la fin du siècle dernier, les Halles centrales ont malheureusement été démolies et remplacées par un immeuble de parkings.



### LA BOURSE DE COMMERCE ET DES FONDS PUBLICS (80 bd Anspach, arch. L.-P. Suys, 1868-73)



Prévue par Suys dans le plan d'assainissement de la ville, la Bourse répond au besoin essentiel de créer un centre où traiter les affaires commerciales en pleine expansion. Le monument qui allie grandeur et fantaisie est situé à l'emplacement de l'ancien marché au Beurre, lui-même implanté sur les restes du couvent des Récollets fondé au XIII<sup>e</sup> siècle. L'édification de ce temple de la finance a entraîné une réorganisation des rues environnantes, investies d'une plus-value foncière en tant que centre des affaires. La Bourse est entourée d'un écrin remarquable formé d'immeubles d'appartements, d'hôtels, de cafés et de maisons de commerce. Conçue dans le style éclectique, elle mêle des emprunts néorenaissance française et Second Empire enrobés d'un foisonnement d'ornements : cortèges d'angelots et de figures allégoriques, sculptures innombrables nées de la main d'illustres artistes belges et français, dont Rodin.



Page d e droite, en haut : Respectant un parcellaire plus traditionnel à Bruxelles, l'architecture mouvementée de ces façades de la place De Brouckère, édifiées sur les plans de J. De Blois, contraste avec les imposants ensembles haussmanniens des boulevards. D'innombrables badauds ont pu jadis suivre les faits majeurs de l'actualité sur le journal lumineux que l'on avait installé sur deux de ces immeubles.

La place De Brouckère et son terre-plein central orné de la fontaine Anspach, photographiée au début du siècle.

### La place de Brouckère

Aboutissement de la perspective monumentale et véritable nœud de communication, la place De Brouckère occupe l'emplacement du temple des Augustins. A partir de 1893, l'hôtel Continental (41, place De Brouckère, E. Carpentier, 1874) prend la relève, épaulé pendant de nombreuses années par le monument Anspach, fontaine obélisque à la mémoire du maître d'œuvre des travaux d'assainissement de la Senne. Clé de voûte de la composition des grands boulevards, cette place concentre les édifices les plus somptueux dans une constante recherche de l'effet et de la mise en scène. Elle présente une suite d'immeubles imposants aux façades particuliè-

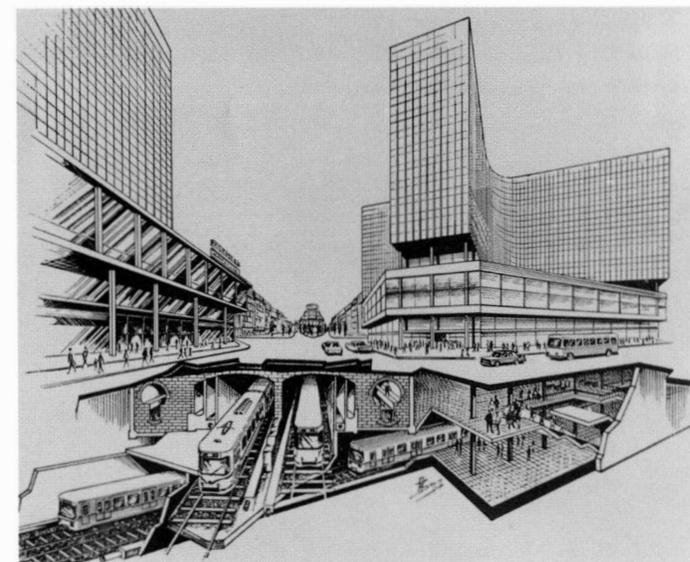


rement recherchées. Quatre d'entre elles ont d'ailleurs été primées lors du premier concours (nos 37-39A, 33-35, 19-21 ainsi qu'un immeuble de H. Maquet aujourd'hui remplacé par le bâtiment de la Compagnie anglaise). Une série de façades éclectiques à dominante néogothique (nos 12-28) a été récompensée lors du second concours.

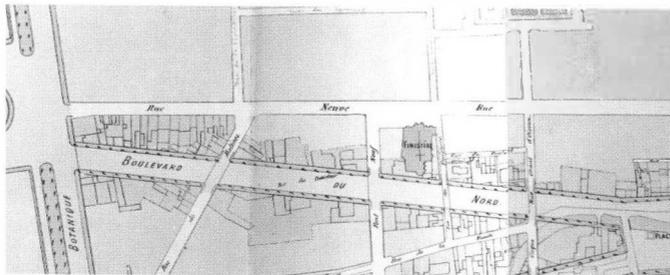
Au Nord, planté dans l'axe du boulevard Anspach, l'immeuble-phare du Continental ferme magistralement la perspective. Côté sud, par contre, les deux immeubles à coin coupé qui refermaient la place ont disparu. Les élévations est et ouest abritent encore quelques « institutions » culturelles ou hôtelières de la capitale comme l'Eldorado ou le Métropole. Aujourd'hui, si le site a conservé nombre de ses façades, l'échelle en est rompue à tout jamais : le Centre administratif de la Ville et la tour Philips l'écrasent en effet de leurs volumes glacés.



Sur cette coupe du métro bruxellois, la masse des immeubles de bureaux, « image du progrès », relègue au second plan les traces du passé. Le document permet d'appréhender la complexité des travaux effectués pour les transports en commun souterrains. La liaison Nord-Midi emprunte, à cet endroit précis, l'ancien collecteur de la Senne.







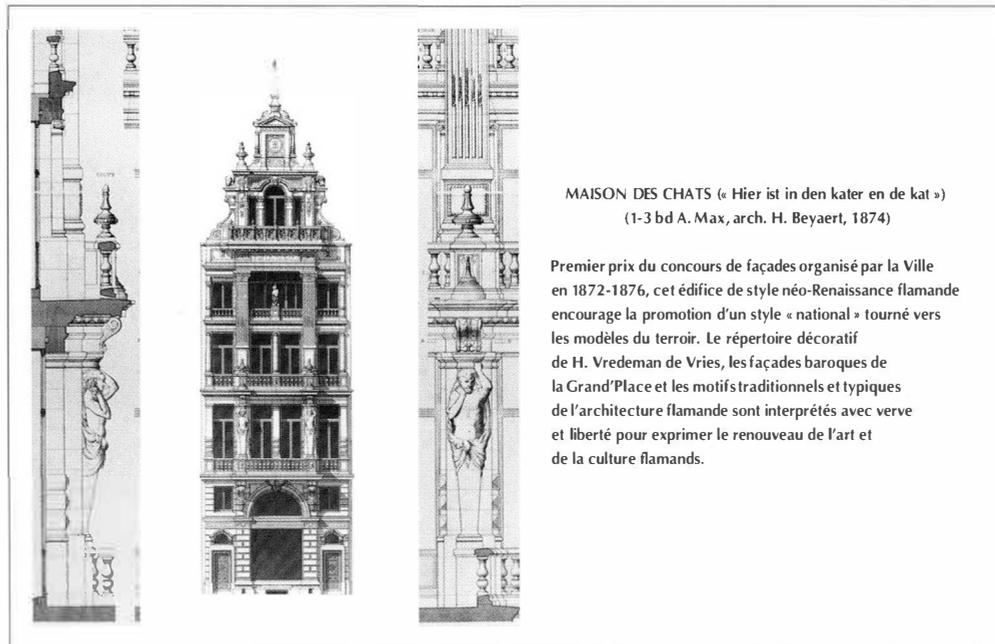
### Le boulevard Adolphe Max

Contrairement aux autres tronçons des boulevards, cet axe ne recouvre aucun pertuis du voûtement de la Senne. Il double le boulevard Jacqmain et relie la place De Brouckère au boulevard du Jardin botanique. Ultime maillon de la nouvelle percée intérieure, il se caractérise par des immeubles de cinq niveaux en moyenne, d'allure monumentale pour la plupart. Une douzaine d'entre eux affirment leur appartenance à la veine haussmannienne de style Second Empire. Les autres, d'inspiration néoclassique, se distinguent par leur décor



Aboutissant à la gare du Nord, cette perspective du nouveau « boulevard du Nord » s'ouvre, à droite, par un bel édifice à l'architecture inspirée de la Renaissance italienne, dont les plans furent dressés par A. Trappeniers en 1872 pour abriter la Caisse d'épargne. Racheté une vingtaine d'années plus tard pour y établir le premier hôtel Métropole, il fut surélevé et perdit alors sa balustrade en attique.

enduit, balcons, entablement et lucarnes sous fronton. Les édifices d'angle sont particulièrement mis en évidence. Ils absorbent la rencontre de deux directions et déploient volontiers une articulation riche et monumentale qui exploite la tour d'angle, la rotonde ou la coupole (par exemple, la maison Thonet au coin de la rue Saint-Michel édifée en style éclectique d'inspiration néorenaissance par F. Laureys en 1872, 7<sup>e</sup> prix au concours 1872-76; le Printemps, au coin de la rue de la Fiancée, immeuble de style éclectique à tendance néo-baroque signé A. Vanderheggen, 1875, 4<sup>e</sup> prix). D'autres immeubles retiennent l'attention pour des raisons esthétiques, stylistiques ou historiques (la sacristie de l'église du Finistère, 55 bd A. Max, édifée en style néo-baroque par C. Almain-de Hase, 1872, 8<sup>e</sup> prix; la Maison des Chats ou le passage du Nord). Certaines constructions se démarquent soit à cause de leurs affectations et implications socio-culturelles (les hôtels, cinémas, commerces, cafés, tavernes et autres restaurants), soit parce qu'ils ont été distingués à l'époque (les n<sup>os</sup> 1-3, 28-36, 11-17, 55, 142-144 furent primés lors des concours).



MAISON DES CHATS (« Hier ist in den kater en de kat »)  
(1-3 bd A. Max, arch. H. Beyaert, 1874)

Premier prix du concours de façades organisé par la Ville en 1872-1876, cet édifice de style néo-Renaissance flamande encourage la promotion d'un style « national » tourné vers les modèles du terroir. Le répertoire décoratif de H. Vredeman de Vries, les façades baroques de la Grand'Place et les motifs traditionnels et typiques de l'architecture flamande sont interprétés avec verve et liberté pour exprimer le renouveau de l'art et de la culture flamands.

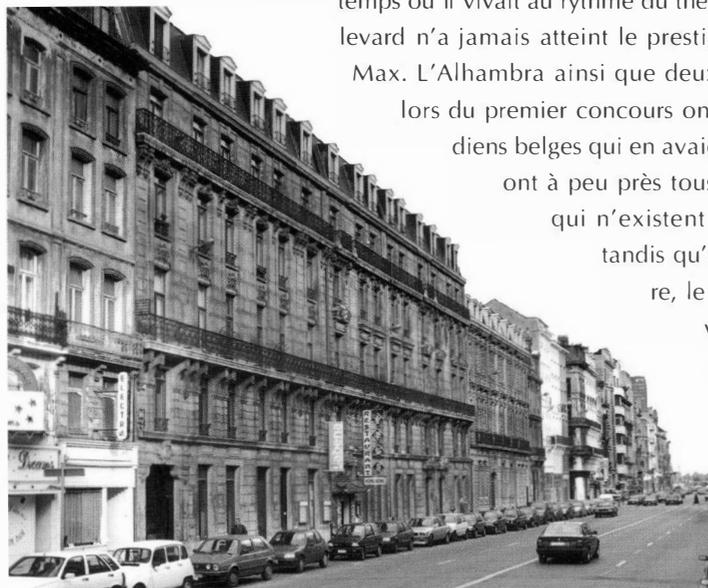


### Le boulevard Emile Jacqmain

Reliant la place De Brouckère aux boulevards du Jardin botanique et d'Anvers, cette artère constitue la branche ouest de la fourche qui termine au Nord l'enfilade des boulevards du Centre. Somptueux en son temps, le boulevard de la Senne (parce qu'il épouse le tracé du cours d'eau) est bordé d'immeubles de rapport, de maisons de commerce, d'hôtels de maître et de quelques habitations bourgeoises. Les styles éclectiques dominent avec une bonne représentation du Second Empire par les réalisations de Mosnier (n°s 50-64). Le fonctionnalisme et l'Art Déco sont également représentés par quelques immeubles typiques de l'entre-deux-guerres. Mais, même au temps où il vivait au rythme du théâtre de l'Alhambra, ce boulevard n'a jamais atteint le prestige de la portion Anspach-Max. L'Alhambra ainsi que deux immeubles récompensés

lors du premier concours ont disparu, les grands quotidiens belges qui en avaient fait leur quartier général ont à peu près tous quitté les lieux, des lieux qui n'existent presque plus qu'au passé tandis qu'au-delà de la petite Ceinture, le même boulevard Jacqmain vit à l'heure futuriste de Manhattan.

Ensemble de quatre immeubles de rapport de type haussmannien construits le long du boulevard de la Senne par l'entrepreneur J.B.A. Mosnier vers 1875.



## PARCOURS THÉMATIQUES

### Les loisirs et divertissements

Sans cesse arpentés par une foule nombreuse et cosmopolite, animés de jour comme de nuit, les boulevards du Centre furent jadis le rendez-vous élégant et la promenade mondaine de la capitale. Pôle d'attraction culturel, commercial et hôtelier, la place De Brouckère et ses environs soutenaient alors la comparaison avec les prestigieuses places new-yorkaise et parisienne, Times square et place de Clichy : cafés rutilants, magasins de luxe, grandes terrasses, palaces, cinémas, théâtres, musées et attractions en tout genre. Si l'essentiel des activités se concentraient dans le tronçon Bourse-De Brouckère-Max, les autres portions de l'axe nord-sud disséminaient, çà et là, quelques étapes obligées du spectacle, du négoce et de la rencontre. Ainsi en est-il du Panorama, du Palais du Midi ou de l'hôtel Terrasse (conçu à l'angle du bd du Midi par H. Rieck en 1880 en style mauresque, disparu), puis d'une multitude de brasseries (Express-Midi, 218 bd Lemonnier,



Le nouveau boulevard, axe privilégié du divertissement et des manifestations populaires, accueillait le mardi-gras après midi une foule compacte venue fêter le carnaval de Bruxelles. « Nul patron ne pourrait retenir les ouvriers, nulle dame ne saurait garder au logis sa servante ».



Le Syndicat national des Chemins de fer, Postes, Télégraphes, Téléphone, Marine et Aéronautique occupa en 1920 le bel immeuble édifié place Fontainas en 1905 pour abriter un grand magasin d'ameublement. Rebaptisé Maison des Huit Heures pour rappeler l'une des principales revendications ouvrières (8 heures de travail, 8 de loisirs et 8 de sommeil), l'édifice fut démoli à la fin des années soixante et remplacé par un bâtiment fonctionnaliste. Seule la fonction demeure...

A. et Y. Blomme, 1934), cafés (chantants et dansants, parfois), salles de fête, de cinéma ou de music-hall. Quelquefois, les lieux se teignent d'autres convictions et touchent une frange moins huppée ou plus militante de la population (la Maison des Huit Heures de la place Fontainas, haut lieu du syndicalisme depuis 1920).

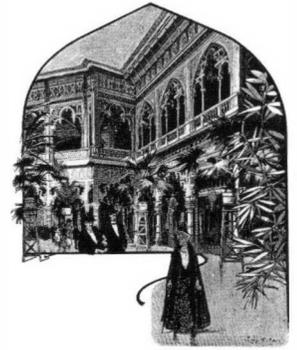
Centre du commerce, de la finance et des plaisirs multiples, ce somptueux axe urbain a cependant perdu petit à petit quelques-uns de ses lieux magiques, temples de l'heure bleue bruxelloise. Monuments phares de la vie nocturne, ils se sont éteints sous prétexte de la modernisation, du désintérêt pur et simple ou de la pression immobilière et de la rentabilité. L'image de la ville s'est ternie, les plaisirs d'antan se sont envolés, la fontaine obélisque a déménagé, la voiture a grignoté les terre-pleins centraux, le métro a remplacé les trams aux baladeuses ouvertes à tout vent, le parking 58 a dévoré le Palais d'Été et la télévision les salles de cinéma, music-halls, théâtres, cafés... et pourtant, la nostalgie n'est pas l'apanage de ces boulevards dont le patrimoine est riche. De souvenirs et de légendes. De monuments aussi.



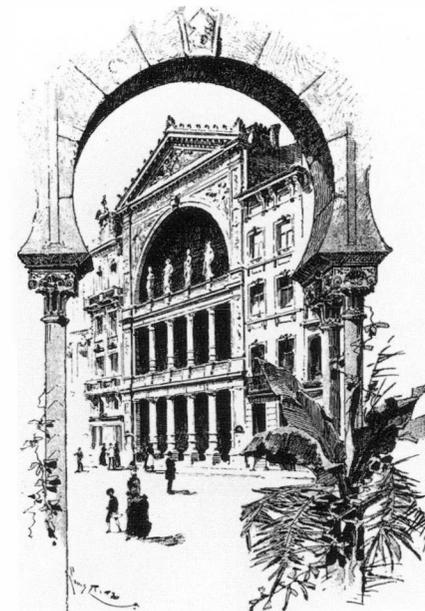
A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les décorateurs s'inspiraient fréquemment de l'architecture mauresque censée évoquer l'envoûtante atmosphère des Mille et une Nuits au sein de différents lieux de loisirs : cafés, casinos, théâtres... D'une architecture éphémère liée aux effets de mode, les façades de l'hôtel Terrasse furent hélas outrageusement banalisées, tandis que le volume, bien entendu surélevé, reste toujours perceptible aujourd'hui.

## Théâtres et music-halls

Des théâtres ne subsistent que poussières. La Scala, café-concert, théâtre d'opérette, taverne, cinéma, fut finalement annexée au complexe de l'Eldorado dans les années 1970; le théâtre de la Bourse (place de la Bourse, 1885) dont l'intérieur de style mauresque était dû à Alban Chambon, brûle en 1890; le Palais d'Été, le « plus grand music-hall de Bruxelles » est démoli à l'occasion de l'Expo 58 tandis que les musées et théâtres du Nord (passage du Nord) sont à présent incorporés à l'hôtel Métropole. Dans la foulée, leur univers magique s'est éteint. Les ombres chinoises, prestidigitations, guignol, spectacle de nains, hypnotisme, théâtre et musée de cire n'appartiennent plus qu'au passé. Quant à l'Alhambra (bd E. Jacqmain, arch. J.-P. Cluysenaar et sculpt. Ch. Van der Stappen, 1874) ce « Palais du Spectacle », le plus grand de la capitale (2000 sièges), il n'est plus que souvenirs. Édifié en style néorenaissance, il connaît ses heures de gloire dans l'entre-deux-guerres avec ses invités vedettes, Maurice Chevalier et Mistinguett, Joséphine Baker, Fernandel, Luis Mariano... Après la guerre, c'est le déclin, le monument est vieux et usé. En 1974, il est démoli.



Décorateur puis architecte, A. Chambon s'était forgé une flatteuse réputation dans l'aménagement des lieux de loisirs, tant en Belgique qu'à l'étranger. En 1885, il collabora avec l'architecte Ch. Gys pour créer, au n°1 de la rue A. Orts, le théâtre de la Bourse qualifié à l'époque de « riant et attracteur », ce qui ne l'empêcha pas de disparaître, suite à un incendie, dès 1890.



Démolie en 1974, la façade du théâtre de l'Alhambra conçue par J.-P. Cluysenaar s'agrémentait de quatre statues symbolisant la Tragédie, le Drame, la Comédie et la Danse, dues au ciseau de Ch. Van der Stappen. Son appellation seule inspira l'illustrateur L. Titz pour l'encadrement à l'avant-plan de son dessin.

## Cinémas

La première représentation cinématographique bruxelloise a lieu le 10 novembre 1895 au palais du Midi dans l'enceinte de l'École industrielle, boulevard du Hainaut. Dix ans plus tard, c'est au 110 boulevard du Nord que revient l'honneur d'ouvrir le premier cinéma permanent, le Théâtre du Cinématographe. En 1913, le boulevard Central inaugure le Pathé-Palace, premier temple cinématographique de la capitale du type brasserie-concert.

L'élan est donné. D'attraction foraine, de simple intermède théâtral et de divertissement populaire, le cinéma finit par avoir pignon sur rue. Jusqu'à la Première Guerre, il continue de se populariser, multipliant les projections aussi bien

dans des théâtres que dans des music-halls et des cafés-concerts. Progressivement adopté et reconnu par l'intelligentsia, il développe une architecture spécifique. Le boulevard Central, dans sa portion entre la Bourse et la place Rogier, devient l'étalage attitré des cinémas. Dans l'entre-deux-guerres, le boulevard et ses environs immédiats président à la naissance du Marivaux (1924), de l'Eldorado (1933), de la Scala (1929) et de l'Ambassador (1936) – deux théâtres convertis –, du Variétés (1938) et de divers cinémas d'actualités (Cinémonde, Cinéac, Cinémax). C'est également l'époque où le Métropole s'adjoint une salle de cinéma (1932) tandis que l'hôtel Plaza en intègre une dès sa construction en 1931.

Les boulevards du Centre en disent long sur l'histoire du 7<sup>e</sup> art.

Ils ont connu la première projection, les balbutiements de l'invention des frères Lumière, l'époque de Charles Pathé et l'industrialisation du cinéma, la création des premières salles, la révolution du parlant, les salles modernes, fonctionnelles et performantes, l'invention de la télévision et le déclin progressif des salles obscures, le temps des mégacomplexes puis aujourd'hui celui de l'espoir, de la nostalgie et d'une renaissance ponctuelle grâce à des opérations de rénovation réaffectation (le Marivaux, l'Eldorado, par exemple).

De cette histoire, certains ont retrouvé les traces les plus éparses : un nom, une enseigne, un bâtiment transformé moult fois, un autre oublié, devenu magasin, entrepôt ou disparu à tout jamais. Ainsi, défilent ou se superposent, au gré des modes et des époques, les salles aux noms les plus évocateurs : rêve lointain, luxe ou désuétude des Star, Cinéma des Princes, Winter Palace, Splendid, Compagnie Centrale des Machines Parlantes des Frères Pathé et autre Cinéma Américain. De ce foisonnement, les auteurs de *l'Inventaire des salles de cinéma de la Région de Bruxelles* ont relevé une quarantaine de salles qui se répartissaient le long de cet axe central. De cette liste, non exhaustive, se dégagent quelques témoins uniques, quelques jalons importants dans l'histoire des salles obscures bruxelloises et du cinéma. Ainsi en est-il du Métropole, paquebot moderniste de renommée mondiale qui alliait haute technicité et raffinement ou du Variétés, prouesse de la technique, première salle à être entièrement éclairée aux néons, à posséder un plateau de scène tournant et un plafond métallique ouvrant de 200 m<sup>2</sup> ! Limités aux boulevards du Centre stricto sensu, les temples du 7<sup>e</sup> art se nomment Pathé-Palace (85 bd Anspach, P. Hamesse, 1913), Eldorado (place De Brouckère, M. Chabot, M.-L. Chapeaux, L. Rodriguez, 1933) ou Plaza (118 bd A. Max, M. Polak et A. Hoch, 1931) Première véritable salle de cinéma de la capitale, le Pathé-Palace témoigne de l'époque où le cinéma flirtait avec les brasseries-concerts et où Pathé dominait son industrialisation. Instrument de diffusion pour sa société – comme en témoigne encore la façade frivole, son pignon festonné surmonté du coq emblématique –, ce temple du rêve et du plaisir pouvait

Le Pathé-Palace fut construit en 1913 par P. Hamesse dans un style Art Nouveau annonciateur de l'Art Déco pour la société « Les Grands Palais d'Attractions Pathé Frère ».

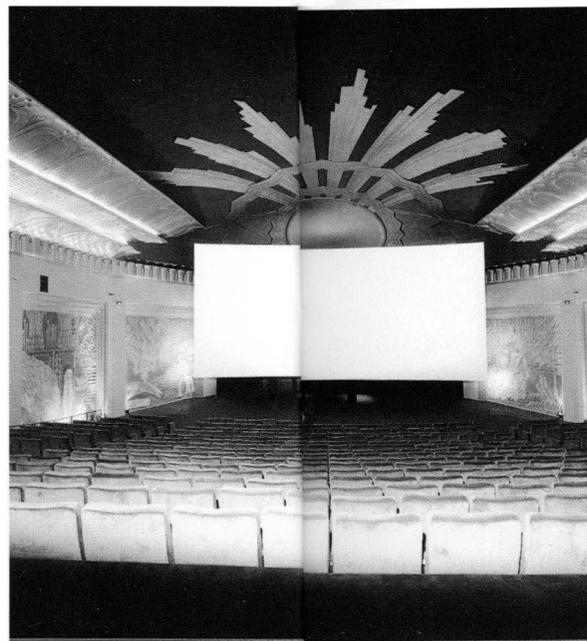


Edifié entre 1931 et 1933 sur les plans de Marcel Chabot, le cinéma Eldorado bénéficia d'une nouvelle entrée, « si puissamment attractive qu'elle fixât l'attention des passants », dessinée par Léon Stynen en 1938.

accueillir jusqu'à 2500 personnes qui avaient le choix entre le parterre, les balcons, le foyer agrémenté d'une fontaine, le bar rouge, le fumoir, les caves-orchestre, les brasseries-concerts ou le jardin d'hiver. A la lisière de l'Art Nouveau et de l'Art Déco, plongé dans un décor de rêve influencé par la Sécession viennoise et ponctué d'éléments égyptisants, mauresques et éclectiques, ce somptueux palais de marbre et d'or a éteint ses projecteurs en 1973. Sa façade clame pourtant encore, à qui veut l'entendre, la magie de sa destination première. Partie intégrante d'un palace Art Déco de six niveaux, le cinéma Plaza, baignait dans une atmosphère hollywoodienne unique en Belgique. Le raffinement du décor et la richesse des matières – staffs polychromes, appliques, marbre, fer forgé, verre – s'attachent à créer cette ambiance californienne typique des années 1920. Pouvant accueillir quelque 1300 spectateurs entre le parterre et le balcon, la salle bénéficiait d'une technologie d'avant-garde pour la climatisation et l'acoustique.

La grande salle de l'ancien cinéma Eldorado conserve son demi-soleil rayonnant du plafond ainsi que les bas-reliefs d'inspiration africaine, sculptés par Wolf et Van Neste.

Inauguré peu de temps après le Plaza, également de tendance Art Déco, l'Eldorado substitue aux évocations latino-américaines la veine africaniste qui puise largement dans l'attrait un peu naïf du monde colonial. Dans un camaïeu de rouge, brun et or, pirogues, indigènes et palmiers se déploient le long des parois, valorisées par un plafonnier de forme solaire, un tapis aux lignes ondulantes et des gorges lumineuses. Cette salle capable d'accueillir 3000 personnes était la plus grande de la ville avec celle du Métropole. Remanié à plusieurs reprises, jumelé avec La Scala, récemment renommé UGC De Brouckère et modifié de fond en comble par A. Cattani (1992), le complexe a conservé une partie de la grande salle qui fait désormais partie de la mythologie du 7<sup>e</sup> art et qui contribue à l'animation du centre. Depuis lors, d'autres se sont lancés dans la danse. Le Marivaux (104-106 bd A. Max, Lorant-Heilbron, Lambert et Hubrecht, 1924) et le Variétés annoncent leur retour prochain dans le monde des toiles et des étoiles tandis que le Plaza inaugure un hôtel flambant neuf.



L'architecte P. Hankar s'était, entre autres, fait une spécialité des vitrines commerciales, architecture éphémère s'il en est. La transformation effectuée sur ses plans en 1897 pour abriter le bar américain du Grand Hôtel se compléta l'année suivante de cette avenante devanture, rue de l'Évêque.



### Les cafés

À la grande époque, les boulevards centraux regorgent de bars, terrasses, brasseries, restaurants, tavernes ou cafés qui font sa renommée et son animation. On y danse, on y fait la fête ou on y mange parfois (la Rôtisserie Ardennaise, « sanctuaire du bien manger », 146 bd A. Max). On y boit toujours de l'infusion, du vin, de l'absinthe à la mode parisienne, de la bière surtout, comme en témoignent les implantations des brasseries Wielemans-Ceuppens. L'ex-hôtel Terrasse est patronné par les fameux brasseurs, le Métropole bien sûr fait figure d'institution en la matière ou bien encore, comme son nom l'indique, le célèbre café Aux Armes des Brasseurs (56-58, bd Anspach, A. Blomme, 1939).

Attachés à l'un ou l'autre hôtel (le café Continental, le Canterbury), inséparables d'un environnement exceptionnel (la Bourse flanquée de part et d'autre du Falstaff, du Cirio et du Grand Café), ces lieux sont parfois liés à quelque cercle restreint, club ou événement historique. Ainsi, le Sésino fut l'antre de la Jeune Belgique, mouvement de réveil littéraire qui se manifesta aux environs de 1880; la Nouvelle Cour de Belgique fut le siège de nombreuses associations.

Mondains et cosmopolites pour la plupart, ces établissements recrutent leur clientèle dans les couches aisées de la popula-

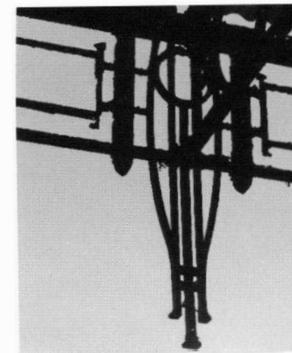
Les brasseries Wielemans-Ceuppens ont souvent fait appel aux talents de l'architecte A. Blomme, notamment pour le renommé établissement Aux armes des brasseurs, construit en 1939.



tion. Ils font écho à tous les styles en vogue et se signalent grâce à la formule typique des marquises à structure métallique (modernisées pour la plupart dans l'entre-deux-guerres, il subsiste cependant quelques exemples d'époque, notamment 90-92 bd Anspach, 8 place Fontainas). Ces cafés s'affirment comme un résumé de l'art de bâtir échelonné sur un siècle. Les élans « néo » des débuts des boulevards (le Continental) côtoient l'éclectisme teinté d'exotisme (l'hôtel Terrasse), les accents Art Nouveau du Falstaff ou l'Art Déco et le fonctionnalisme des réalisations de Blomme. Certains figuraient même parmi les projets primés lors des concours de façades : le café de la Bourse – aujourd'hui Grand Café – conçu par E. Janlet en 1874 est couronné deuxième; le Sésino, bâti en 1873 par D. De Keyser obtint la cinquième place, ce qui n'empêcha pas sa disparition au profit de la tour Philips (Structures, 1967-69).

### Les hôtels

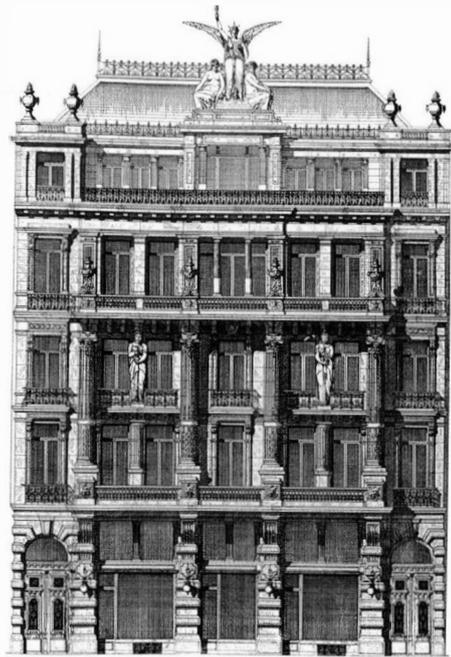
Haut lieu du tourisme et de la concentration hôtelière en raison de sa situation centrale, à proximité des gares et du cœur historique de la cité, le boulevard du Centre, avec une prédilection marquée pour sa frange nord (De Brouckère - Max avec une apothéose place Rogier : le Cécil, l'Albert 1er, le Siru, le Palace) compte les plus beaux exemples d'hôtels de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à l'entre-deux-guerres, de l'éclectisme à l'Art Déco



Détail d'une marquise à structure métallique, 8 place Fontainas.

La simplification quelque peu naïve du dessin exprime néanmoins parfaitement la vitalité d'un hôtel qui annexa successivement ses voisins pour former un très vaste, et toujours luxueux, complexe s'étendant sur la quasi totalité de l'îlot, jusqu'à comprendre, à partir de 1932, un remarquable immeuble moderniste abritant, rue Neuve, le célèbre cinéma Métropole.





Parmi les premiers bâtis sur la nouvelle place de Brouckère, cet immeuble de rapport et de commerce, dessiné par G. Bordiau, a conservé toute l'opulence de sa composition initiale, malgré diverses transformations affectant surtout les combles. Le groupe surmontant la travée centrale et figurant le Progrès entre l'Abondance et la Paix est dû au ciseau de J. De Haan, E. Mélot ayant sculpté les deux importantes cariatides.

(le Grand Hôtel G. Scheers, 132-140 bd A. Max, E. Libion, 1930; Hôtel Atlanta, 5-9 bd A. Max, M. Polak, A. Hoch, 1929) en passant par l'Art Nouveau.

Des étoiles du temps jadis, plusieurs se sont éteintes, démolies ou transformées en vue d'autres affectations. Parmi celles qui subsistent, le temps y a mis sa patine et son charme. Les modes ont ancré leurs marques indélébiles (transformation des rez-de-chaussée, ajout d'étages supérieurs). Parfois, le recul des années leur confère une valeur nouvelle, récupérée et redynamisée : le New Siru, hôtel-musée revu à la lumière de l'art contemporain ainsi que les autres rénovations entreprises dans les palaces de la place Rogier ou du boulevard A. Max, le Plaza, l'ex-Cécil devenu le Dôme.

Parmi les indémodables de la première heure, seul le Métropole (A. Trappeniers, 1874, transformations A. Chambon, 1894) poursuit sa vocation première et continue d'attirer une clientèle fortunée issue des quatre coins de la planète. Son architecture, monumentale, est à l'image d'un palais luxueux

## LE GRAND HOTEL

Ed. DURONNET, PROPRIÉTAIRE

23 à 27, BOULEVARD ANSPACH, 23 à 27, BRUXELLE.

250 Chambres et Salons

TABLE D'HÔTE - RESTAURANT - CAFÉ

Fumoir - Salon de conversation

CABINES TÉLÉPHONIQUES



BUREAU DE CHEMIN DE FER, POSTE & TÉLÉGRAPHE DANS L'HÔTEL

ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

dans tous les appartements, à toute heure le jour et de nuit

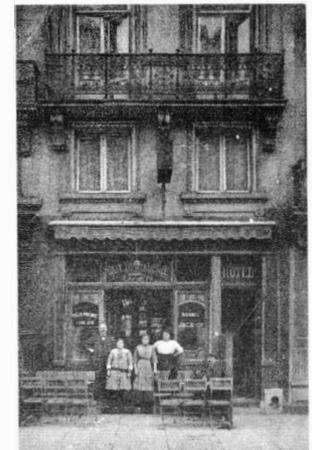
OMNIBUS A TOUS LES TRAINS

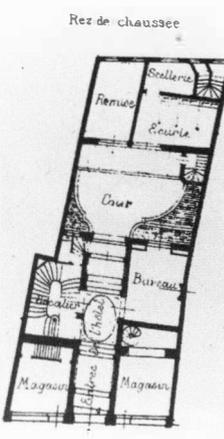
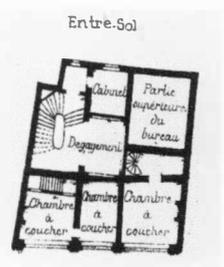
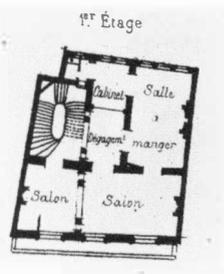
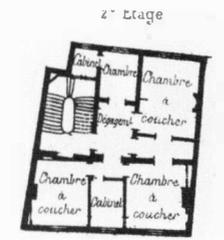
Démoli en 1975 pour faire place au complexe d'appartements de la Résidence Grétry, le Grand Hôtel, dessiné par l'architecte Emile L'Homme, n'aurait pas dépareillé une artère moderne de la Ville Lumière. Il offrait au siècle dernier le luxe majeur d'un éclairage électrique dans les chambres « à toute heure du jour et de la nuit ».

et opulent où se mêlent l'éclectisme à dominante néo-Renaissance italienne de la façade, les accents hindous, orientaux et Renaissance des pièces d'apparat et le style fonctionnaliste de l'extension (cinéma, salle de projection, taverne La Frégate, salles de banquet, chambres d'hôtel) réalisée par A. Blomme en 1932.

Les palaces Art Déco ont pour la plupart poursuivi leur vocation hôtelière avec plus ou moins de bonheur. Leurs façades conservent en grande partie l'ornementation et les caractéristiques typiques des années 1920-30 : volumes puissants (l'imposant développement en « U » du Plaza), tendance géométrisante et simplificatrice du décor (reliefs et médaillons sculptés de l'Atlanta, frises et corbeilles de roses pour le Scheers), recours à la courbe, aux jeux d'emboîtements et de décrochements (alternance des lignes concaves et convexes des oriels et balcons au Scheers), intégration des arts appliqués (ferroserie à motif d'éventail pour le Scheers), utilisation de la pierre blanche de parement sur ossature en béton armé...

La fonction hôtelière qui se développa le long des nouveaux boulevards ne visait pas seulement la clientèle huppée qui assura le succès d'établissements prestigieux, mais également les touristes de condition plus modeste, comme en témoigne cette carte-réclame pour la « Maison Jean », qui proposait des « chambres pour voyageurs » au 77 boulevard de la Senne.

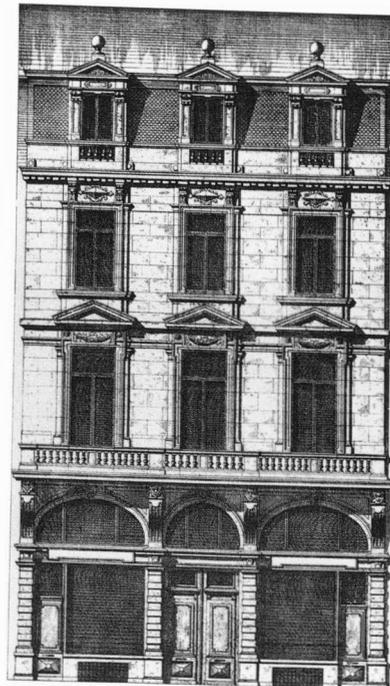




## Les immeubles de rapport

Les immeubles superposant des appartements à un rez-de-chaussée commercial forment l'essentiel du bâti des boulevards du Centre. Tantôt monumentaux à façade très travaillée, tantôt plus simples et au décor mouluré, ils se concentrent dans la portion médiane de l'axe central, les habitations bourgeoises étant reléguées aux extrémités nord et sud. Cette nouvelle forme d'habitat urbain entraîne une petite révolution. Historiquement, l'attachement à la maison individuelle est particulièrement tenace et ces bâtiments constituent la première grande opération de construction d'immeubles à logements multiples dans la capitale. Inspirés des modèles haussmanniens, ils sont dus en majorité au promoteur français Jean-Baptiste Mosnier et à ses architectes attirés, Olive et L'Homme.

Dix-huitième prime du concours ouvert par la Ville en 1872, « l'hôtel Desmedt », aujourd'hui démolì, fut construit au 43 du boulevard de la Senne sur les plans dressés par A. Samyn et loué pour l'« heureuse disposition de l'entre-sol et des magasins ».



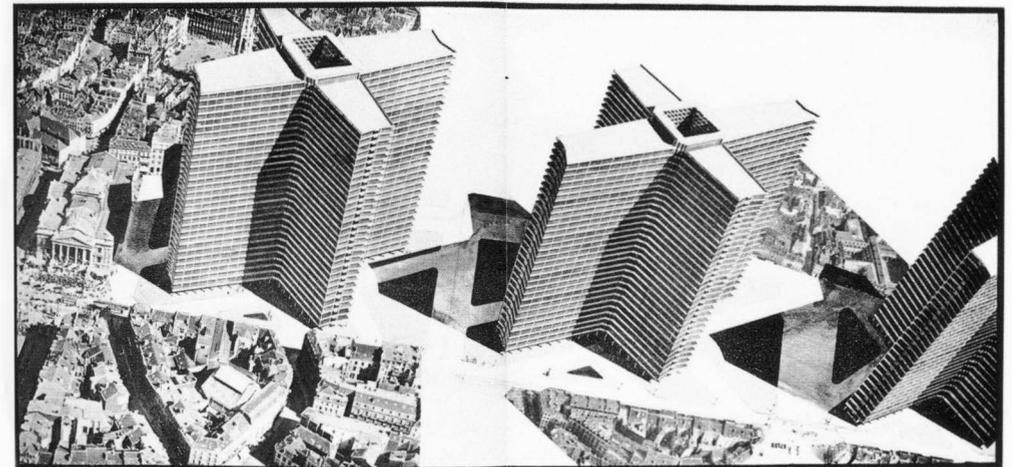
Ils se caractérisent par une certaine uniformité de façade, l'usage abondant de la pierre de France, une prédilection pour un décor éclectique, de style Second Empire ou néoclassique (parmi les plus prestigieux, les 41-55, 140-158 bd Anspach). Moins confortables que leurs homologues parisiens et peu adaptés à la clientèle bruxelloise, ils ne connaîtront qu'un succès modéré. On leur reproche leur luxe, une inadaptation manifeste aux mœurs de la capitale, un certain manque de goût aussi comme en témoigne *l'Emulation* en 1886 à propos du Grand Hôtel, construction qui fait partie du même contrat. La revue qui n'a jamais été tendre envers les constructions « importées » érigées à Bruxelles par le promoteur Mosnier, déclare que cet édifice est « sans autre mérite que ses vastes dimensions (...) un décor éblouissant qui ne peut sauver la pauvreté et le goût détestable des détails. »

Toujours est-il que l'opération s'est soldée par la faillite du promoteur français et l'insuccès de l'immeuble à appartements. Il faudra attendre l'entre-deux-guerres pour voir s'imposer petit à petit à Bruxelles cette formule d'habitat multiple, alors même que certains architectes rêvaient déjà de gigantesques concentrations tertiaires.



Vue actuelle des immeubles, côté pair, bordant la place De Brouckère.

Manifestement inspiré du Plan Voisin de Le Corbusier, ce projet « de mise en valeur de Bruxelles-Centre », élaboré par Stanislas Jasinski et publié en 1932, préfigure en quelque sorte la profonde reconstruction menée dans les années soixante au débouché du boulevard Anspach sur la place de Brouckère.





Détail du pilastre d'angle – de style Art Nouveau et dont le dessin est attribué à l'architecte Hamesse – de l'ancienne pharmacie du Bon Secours qui occupait le rez-de-chaussée de l'immeuble construit en 1874 à l'angle du boulevard Anspach et de la rue Bon Secours, sur les plans de E. Parys.

## Les commerces

Au cœur de la capitale assainie et embellie de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le patrimoine commercial témoigne, à côté du traditionnel commerce de détail, des innovations architecturales de l'époque : marchés couverts, passages, grands magasins, vitrines éclectiques... Puis, au grés des modes et des époques, les devantures commerciales sont sans cesse réaménagées, mises et remises au goût du jour, de l'aube du XX<sup>e</sup> siècle à nos jours.

De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle subsistent encore des exemples d'époque. Ainsi, au 99 boulevard Lemonnier, se dresse une devanture en bois datée de 1876 qui répond à la formule très répandue de l'immeuble de rapport. L'axe nord-midi, commercial par essence (par nécessité politique et pécuniaire également), a privilégié l'immeuble de rapport, solution qui permet le développement d'un projet de façade cohérent, faisant du commerce un socle pour l'étage le plus luxueux. Hautes vitres, balcons, imposantes colonnes doriques et cariatides porteuses d'une corne d'abondance accentuent la monumentalité de la pharmacie Néos-Bourse



L'immeuble des Grands magasins de la Bourse, construit à partir de 1872 et tel qu'il se présentait au début du siècle, avant l'incendie qui le ravagea en 1948.

Page de droite, en bas : Les panneaux publicitaires aux textes peints sur verre confèrent un charme attractif à la devanture de l'ancienne « Maison Philippe ».

(59-61 bd Anspach, G. Bordiau, 1872, remaniements en 1936). De l'Art Nouveau subsistent çà et là quelques rares témoins. Le plus représentatif est probablement la devanture de l'ancienne pharmacie du Bon Secours, (160 bd Anspach, 1904) qui combine devanture en bois, vitraux, pilastres terminés en consoles ajourées sous la corniche. La Maison Philippe Coiffeur (144 bd Anspach) est typique des années 1910 et de la vogue de panneaux publicitaires peints sur verre.

La période entre-deux-guerres est particulièrement riche. L'Art Déco est représenté notamment par l'ex-Optique Médicale (103 bd Lemonnier, devanture de 1925, légèrement modifiée). Le fonctionnalisme est, entre autres, illustré par l'immeuble de la Nouvelle Compagnie Anglaise (9-13 place De Brouckère, Ch. Defalque & F. Maury, 1939) et par la devanture monumentale de l'ancien magasin la Capitale (106 bd Anspach, F. Van Meulecom, 1937). De 1950 à nos jours, les vitrines sont pour la plupart entièrement vitrées, au détriment de la cohérence de l'ensemble de l'édifice.

Parmi les innovations, les grands boulevards ont adopté le trottoir, élément essentiel et peu répandu au XIX<sup>e</sup> siècle, il permet la promenade, la flânerie hors de portée du trafic. Par ailleurs, la fin du siècle a vu naître à côté du petit commerce, le fameux Bonheur des Dames. Le long des boulevards du Centre, la grande disponibilité de terrains inoccupés a favorisé l'implantation de deux d'entre eux : les Grands Magasins de la Bourse (disparus) et le Grand Bazar Anspach (aujourd'hui Anspach Center, amalgame de constructions s'échelonnant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours). La prestigieuse artère s'est également dotée de galeries commerciales (le passage du Nord, H. Rieck, 1882; le passage des Postes, L. De Curte, 1875) et de marchés couverts : le palais du Midi et les Halles centrales.



Deuxième prime du concours ouvert par la Ville en 1872, cette maison de commerce (Café de la Bourse), dont on voit ici la façade vers la Bourse, fut construite sur les plans dressés par E. Janlet et louée pour « l'harmonie des proportions, la vérité, le juste emploi des éléments et des lignes ».



La « Société anonyme du Musée et du Passage du Nord » ouvrit en 1882 une accueillante galerie commerciale pour relier la place De Brouckère à la rue Neuve. Couverte d'une verrière, cette œuvre de l'architecte H. Rieck, mériterait une restauration minutieuse. Les sculptures extérieures sont dues au talent de Desenfans, tandis que les belles cariatides intérieures, que l'on retrouve quatre fois, sont moulées sur des originaux de Joseph Bertheux et symbolisent l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, la Décoration ainsi que le Travail, le Commerce, la Marine et l'Astronomie.



#### ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Yvon LEBLICQ, « Les grands travaux de transformation opérés dans la vieille ville », in *Bruxelles, construire et reconstruire, Architecture et aménagement urbain 1780-1914*, Bruxelles, 1979, pp. 41-58.

*Poelaert et son temps*, cat. exp., Bruxelles, 1980.

*Pierres et rues, Bruxelles : croissance urbaine 1780-1980*, cat. exp., Bruxelles, 1982-83.

Gustave ABEELS, *La Senne*, Bruxelles, 1983. *100 ans de débat sur la ville, 1840-1940. La formation de la ville moderne à travers les comptes rendus du Conseil*

*communal de Bruxelles*, A.A.M., Secrétariat d'Etat à la Région bruxelloise, 1984.

Thierry DEMEY, *Bruxelles. Chronique d'une capitale en chantier*, 1, Bruxelles, 1990.

*Le Patrimoine monumental de la Belgique. Bruxelles*, Pentagone, vol. 1, tomes A, B, C, Liège, Pierre Mardaga, 1989, 1993, 1994.

*Inventory des salles de cinéma de la Région de Bruxelles*, étude inédite menée par La Ré tine de Plateau pour le compte de la Région de Bruxelles-Capitale, Bruxelles, 1994.

Dans la même collection :

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE (FR - NL - ESP - GB)  
GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD
8. ANDERLECHT (FR - NL)  
LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ÉRASME
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. LE PARC LÉOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
13. LE QUARTIER DES SQUARES (FR - NL - ESP - GB)  
MARGUERITE, AMBRIORIX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. LE SQUARE ARMAND STEURS À ST-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
15. LE QUARTIER ROYAL (FR - NL - ESP - GB)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE À UCCLE (FR - NL)
17. L'AVENUE DE TERVUEREN (FR - NL)
18. LA VALLÉE DE LA WOLUWE (FR - NL)
19. L'AVENUE LOUISE (FR - NL)
21. SAINT-GILLES (FR - NL)

Graphisme : La Page  
Photogravure : ROscan  
Impression : P. François  
Distribution : Altera Diffusion

© Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Service des Monuments et des Sites  
C.C.N.

ru de Progrès, 80 - 1030 Bruxelles - Tél : 0800/13680

IMPRIMÉ EN BELGIQUE  
DÉPÔT LÉGAL : D/1997/6860/03



Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection « Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire ».

Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoire, considération urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.



Le voûtement de la Senne a profondément bouleversé le centre historique de Bruxelles. Les quartiers populaires ont fait place aux immeubles à appartements ainsi qu'à la Bourse et à son quartier d'affaires, aux grands magasins, aux palaces, aux salles de spectacle, aux cafés et aux brasseries s'égrenant le long des boulevards du Centre qui ont conservé aujourd'hui l'aspect général qui était le leur au XIX<sup>e</sup> siècle.